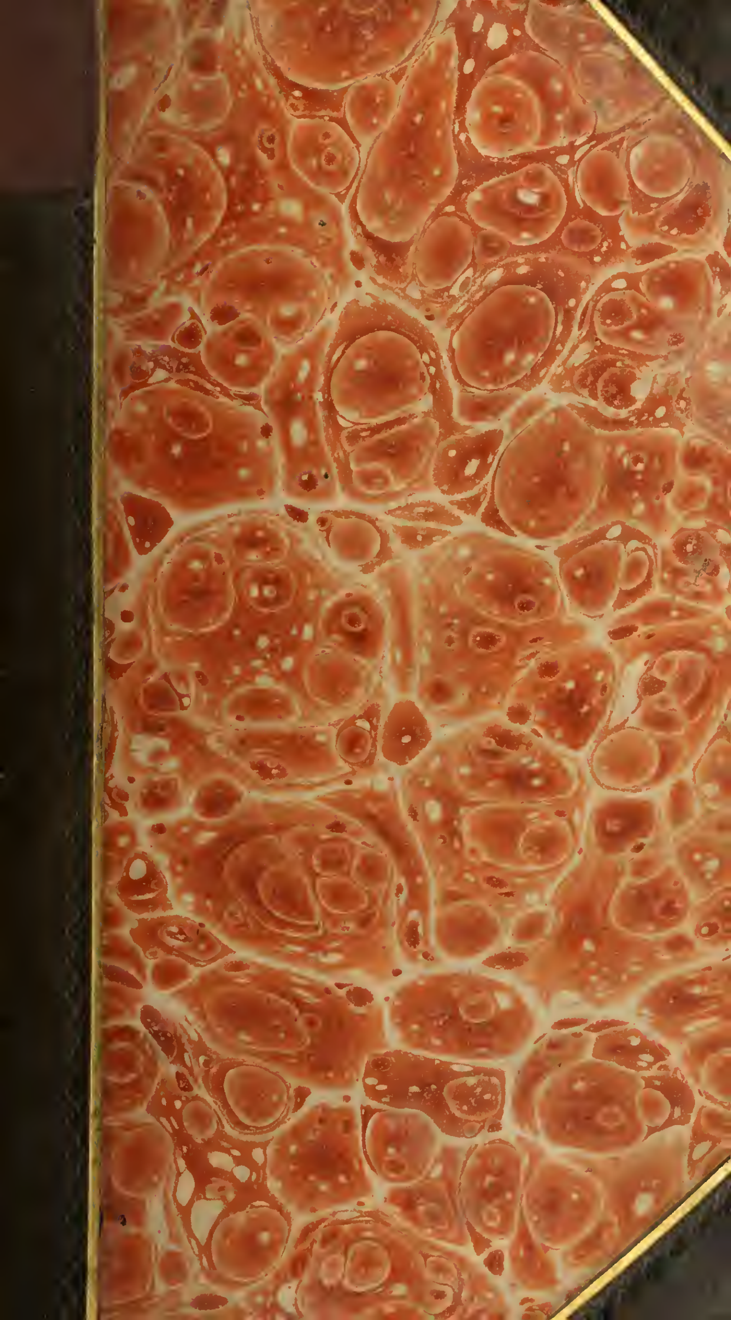



CASE
5
SHELF
BRYNKINALT
LIBRARY.

[manque le titre du t. II]

3 vols

EUGÉNIE
ET
MATHILDE

Tome II

EUGÉNIE

ET

MATHILDE

OU

MEMOIRES DE LA FAMILLE DU COMTE DE REVEL.

CHAPITRE PREMIER.

Ils arrivèrent à l'auberge avec un sentiment de tristesse qu'ils n'avoient jamais éprouvé. Personne pour les servir; et monsieur de Revel obligé de voir à toutes choses, de surveiller lui-même l'établissement de sa famille;

très-petit malheur, s'il n'avoit pas été l'annonce de tous les autres.

Ils passèrent la journée à attendre leurs gens, et à se communiquer leurs craintes sur le sort du bon fermier. Vers le soir ils arrivèrent tous. La voiture s'étoit cassée ; cet accident avoit seul causé le retard qui les avoit inquiétés.

Monsieur de Revel et tous les siens comblèrent le fermier et son fils de remercîmens et de bénédictions. Ils y répondirent en faisant des vœux pour le retour de leurs maîtres. Mathilde et Eugénie les reconduisirent jusqu'à la porte de la maison. Elles restèrent long-temps à regarder s'en aller ces habitans de la France qu'elles voyoient les derniers, et peut-être pour la der-

nière fois. D'ici à bien long-temps, plus de France, plus de patrie pour elles ! En les perdant de vue, elles se félicitèrent, considérant comme un heureux présage qu'il ne fût rien arrivé de fâcheux à ces bonnes gens. Le lendemain, la famille partit de bonne heure, et arriva le huitième jour à Bruxelles.

Edmond étoit à l'armée. Mathilde se flattoit que dès qu'il sauroit leur arrivée, il pourroit obtenir une mission qui lui permettroit de venir la voir, ne fût-ce que pour un jour.

Monsieur de Revel prit une maison considérable. Il apportoit assez de fonds pour vivre deux ans dehors, avec la même aisance dont il avoit l'habitude ; et il espéroit que pendant ce

temps, les affaires publiques s'arrangeroient, ou que du moins la situation des particuliers deviendroit meilleure.

En attendant Edmond, Mathilde se faisoit un plaisir de voir l'impression que sa sœur recevroit des nouveaux objets qui alloient l'environner. Le séjour d'Eugénie dans la terre de son père n'avoit été qu'une seconde retraite ; les événemens publics ayant forcé monsieur de Revel d'y vivre uniquement avec sa famille. Les yeux d'Eugénie alloient donc s'ouvrir au monde pour la première fois ; et c'étoit dans une ville qui rassembloit alors la société la plus brillante et la plus animée de l'Europe.

Mathilde avoit imaginé pour sa sœur une parure particulière qui l'auroit fait

remarquer, si sa figure belle et noble n'eût pas d'elle seule frappé tous les regards. Elle portoit une longue robe noire. Ses cheveux étoient couverts d'une gaze de même couleur. La grande croix d'or d'abbesse de P***, restoit toujours attachée sur sa poitrine. On apercevoit la blancheur et la beauté de ses bras, sous le crêpe dont elle croyoit les cacher. Sa taille étoit élevée, élégante ; sa démarche timide. Ses yeux si doux et le plus souvent baissés, sa voix tendre et qu'on entendoit à peine, sembloient craindre d'attirer l'attention. Surpris, ému, en la voyant, on aimoit à chercher sa pensée. On eût voulu la distraire de cette existence toute intérieure ; occuper cette âme séparée du monde, qui ne con-

noissoit pas encore les passions, et laissoit pressentir qu'elle pourroit les craindre.

Souvent, lorsqu'il étoit de trop bonne heure pour rencontrer personne, Eugénie alloit avec une vieille femme-de-chambre de sa mère, respirer l'air pur du matin; heureuse et fière de porter dans ses bras le petit Victor qu'elle aimoit passionnément. Excepté ces promenades solitaires, elle ne sortoit jamais. Dans les premiers jours, elle avoit même désiré se retirer aux heures où il venoit du monde. Monsieur de Revel, craignant pour sa fille une solitude qui pouvoit la livrer à des réflexions pénibles, avoit exigé qu'elle restât dans le salon tant que sa mère y seroit.

Si Eugénie fût arrivée à Bruxelles en

sortant de P***, elle eût évité des regards inconnus ; elle eût fui la société. Mais son séjour chez son père lui avoit fait perdre les habitudes du cloître. Elle n'avoit plus eu d'heures particulièrement consacrées à la retraite. Ses parens l'avoient accoutumée à penser qu'il étoit convenable qu'elle restât avec sa famille.

Madame de Sanzei étoit ravie de se trouver à Bruxelles. Dès le lendemain, elle s'empressa d'aller faire des visites à toutes les personnes considérables par leur rang et l'état de maison qu'elles avoient encore. Elle jouissoit de l'espèce de célébrité que devoit avoir une femme dernièrement échappée de la France. Chacun avoit à apprendre des nouvelles des siens, à lui deman-

der des détails sur les affaires, sur les fortunes. Elle pouvoit répondre à tous les intérêts de la vie. S'exprimant bien, dans l'anxiété où étoient toutes les ames, on lui faisoit un mérite de s'écouter parler. Son air posé, capable, inspiroit plus de confiance que la vive et légère Mathilde. Aussi sa considération pour elle-même étoit fort augmentée. Un certain air d'importance répandu dans ses mouvemens, en faisoit une personne toute gênante dans les relations ordinaires.

Chaque jour, on se prévenoit quand elle devoit venir. Les petits billets couroient le matin pour dire l'heure qu'elle avoit donnée. Dès qu'elle paroissoit, on faisoit cercle autour d'elle, avide de saisir chacune de ses paroles.

Cependant que de cœurs elle déchiroit par de sinistres prédictions! Que de malheurs elle se plaisoit à annoncer, confondant l'émotion qu'ils excitoient avec l'intérêt qu'elle eût voulu inspirer!

Ces malheurs en effet n'étoient que trop à craindre; et si on vouloit les prévoir dans toute leur étendue, c'étoit Ernestine qu'il falloit écouter. Mathilde n'eût pu s'empêcher de les adoucir, ou du moins de les voiler par quelque espérance.

Madame de Couci, hors de son assiette ordinaire, se trouvoit soumise malgré elle à sa petite-fille, ne sachant plus ce qui étoit raison ou convenance; car les événemens actuels passoient les bornes de tous ses calculs.

Madame de Revel, remise de la fa-

tigue de son voyage, perdoit un peu de ses pressentimens. Quelques jours lui avoient suffi pour s'établir à Bruxelles. Environnée de sa famille, elle retrouva bientôt le même ordre dans sa vie, les mêmes habitudes dans son intérieur. Elle avoit changé de pays, sans s'apercevoir qu'elle eût changé de maison.

CHAPITRE II.

Bientôt la curiosité qu'avoit fait naître madame de Sanzei s'affoiblit. Elle savoit si bien toutes les manières d'exciter l'inquiétude, que sa voix ne causoit plus qu'un sentiment pénible. Lorsqu'elle vouloit parler, les uns la regardoient avec des yeux distraits: d'autres ne se tiroient de ses longues phrases, de ses expressions exagérées, qu'en s'amusant à lui faire répéter plusieurs fois le même récit. C'étoit de-

venu une plaisanterie de société dont elle ne s'apercevoit pas.

Les jeunes femmes qui pendant huit jours avoient été tout à fait éclipsées par madame de Sanzei, s'en vengèrent. Elles prétendoient qu'il y avoit des heures précises pour chaque histoire, et défendoient aux jeunes gens d'écouter ses visions sinistres. Les vieillards n'aimoient guères plus à causer avec elle ; car elle ne racontoit pas, mais enseignoit : ne disoit point, mais expliquoit.

Si quelques démarches légères faisoient tenir sur une femmes des propos indiscrets, madame de Sanzei ne manquoit pas de faire voir, par une contenance sévère, qu'elle ne les ignoroit point, et jamais elle ne doutoit de ces

choses-là. Alors elle parloit avec respect de monsieur de Sanzei, que son âge retenoit en France; appuyant sur cet âge qui rendoit plus difficiles les rapports de goût et d'humeur.

Un jour qu'elle avoit été invitée à un bal chez l'archiduchesse, elle y parut affectant l'ennui ; se traînant avec nonchalance; fière de prouver que tout amusement où le plaisir de l'esprit ne dominoit pas, lui sembloit indigne d'elle. Ne pouvant obtenir l'attention générale dans une fête, elle cherchoit à s'emparer, des gens importans, et les fatiguoit d'entretiens sérieux.

Le marquis de Trèmes l'examinoit de loin. Il trouvoit madame de Sanzei fort ridicule, mais très-belle. Jusqu'alors monsisur de Trèmes avoit eu

des liaisons et pas un sentiment, des goûts sans concevoir les passions. Il joignoit à beaucoup d'esprit quelques demi-connoissances qu'il faisoit valoir habilement. Son grand art consistoit surtout à varier l'expression de son silence. Personne n'écoutoit d'un air aussi moqueur, ne plaçoit plus à propos le mot qui déjouoit le mérite ou faisoit valoir la sottise. En regardant Ernestine, il lui passa par la tête qu'il seroit assez amusant de déranger ses prétentions, riant déjà du succès que cela lui donneroit auprès des autres femmes. Ce fut dans cette louable intention qu'il s'avança vers elle.

Madame de Sanzei le savoit égoïste et méchant ; mais remplie de confiance en elle-même, loin de le craindre, elle

fut flattée de le voir s'approcher. "Puis-
" je aussi, monsieur, lui dit-elle, rassu-
" rer vos sentimens, en vous parlant
" des personnes que vous avez laissées
" en France ?"

" De grâce, madame, lui répondit-
" il, ne me les rappelez pas. Ma sen
" sibilité me fait tant de mal, qu'une
" absence de deux heures est tout ce
" que je puis supporter, sans chercher
" à m'étourdir par des distractions, et
" même par l'oubli."

" —Voilà, monsieur, une résolution
" affreuse que vous annoncez bien
" courageusement !—Hélas ! madame,
" telle est ma sincérité. J'avoue sur
" moi tout le mal que j'en connois ;
" mais sur les autres j'ai des principes,

" et ne dis jamais que la moitié de ce
" que j'en pense."]

Ernestine, surprise de voir un homme qui, loin de prétendre étonner par des perfections, déclaroit hautement ses défauts, commença à le redouter. Il s'en aperçut aussitôt, et il s'établit entre eux une conversation dont elle n'eut pas lieu d'être fort contente. C'étoit toujours en lui disant du mal d'elle-même, à la vérité d'une manière indirecte, qu'il la subjuguoit. Monsieur de Trèmes savoit très-bien que, dans la jeunesse et l'innocence, un cœur sensible peut être séduit par la louange, entraîné par l'espoir de plaire ; mais qu'il suffit d'offenser l'orgueil, pour attirer l'attention d'une femme vaine ; et que son amour-propre blessé fera

toujours plus de frais pour ramener que pour séduire.

Pendant qu'ils causoient en regardant le bal, un heureux hazard amena devant eux madame de Césanne. Son maintien, son affectation, en faisoient un véritable profil d'Ernestine. Elle formoit des pas d'une régularité symétrique, et figuroit, sans sourire, dans une contre-danse animée par les grâces légères des autres femmes. Monsieur de Trèmes s'amusoit à faire remarquer à madame de Sanzei le ridicule contraste qu'il y avoit entre le froid regard de madame de Césanne, son air de prudhomie et la vivacité de la danse.

" Avez-vous jamais essayé, lui dit-il,
" de regarder danser sans entendre la
" musique? On a l'air d'insensés."
" frappés d'une folie commune." Er-

nestine parut un moment s'amuser de cette idée. Elle se gardoit de rien disputer à monsieur de Trèmes. Ce n'étoit pas l'homme qui eût le droit d'établir une bonne réputation, mais bien celui qui pouvoit sinon détruire, du moins ternir la mieux établie.

Monsieur de Trèmes apercevoit l'embarras de madame de Sanzei, et il en abusoit. " Ne haïssez-vous pas comme " moi l'air capable, lui dit-il ? Et ne " trouvez-vous pas que cette madame " de Césanne si précieuse, qui tourne " et retourne sans cesse sur elle-même " d'un air désolé, semble condamnée " à l'agitation dont les autres s'amu- " sent ?"

Ernestine avoit trop d'esprit pour ne pas saisir tout ce qui lui étoit applicable

dans la conversation de monsieur de Trèmes. Elle se rappeloit fort bien qu'en arrivant au bal, elle avoit témoigné un grand mépris pour la danse, et regardé avec étonnement celles qui s'en amusoient.—Elle se leva en disant à monsieur de Trèmes : " Effectivement " vous devez plaindre madame de " Césanne ; car du moins elle paroît " avoir conservé la moitié de sa raison."

Elle s'éloigna en souriant avec effort ; mais il avoit surpris un regard dédaigneux dont il se promit de la faire repentir.

CHAPITRE III.

Les nouvelles qui arrivoient de Paris affligeoient, sans détruire les espérances. On savoit que les armées coalisées êtoient entrées en France ; et l'on se flattoit, qu'à leur approche, les plus animés rentreroient dans l'ordre, et chercheroient à trouver leur sûreté en contribuant à la paix générale.

Monsieur de Revel ouvrit sa maison. Eugénie attira tous les regards: Mathilde restoit près d'elle pour la rassurer, et lui dire tout ce qui rendoit intéressantes

ou remarquables les différentes personnes qu'elle voyoit.

Mathilde s'amusoit à voir l'étonnement de sa sœur sur les choses les plus simples. Rien ne la frappoit comme une autre. Eugénie ne connoissoit ni la société ni la nature. Ses pas avoient-été arrêtés ; ses yeux n'avoient rien vu ; tandis que son esprit s'étoit nourri des meilleurs ouvrages approuvés par la religion, que son ame s'étoit penétrée de la plus sublime morale. Elle se persuadoit que cette tendance vers la perfection étoit l'état ordinaire de la vie: et lorsque Mathilde, avertie par un peu plus d'expérience, vouloit lui donner des idées moins consolantes, mais plus justes, Eugénie souffroit. Aussi, toujours supérieure dans les sen-

timens, un enfant auroit pu l'éclairer sur la manière de se conduire.

Quelle fut sa surprise la première fois qu'elle entendit Mathilde parler tout simplement à sa mère de la coquetterie de madame de Sanzei, et dire sans effroi que monsieur de Trèmes cherchoit à lui plaire!

Elle ne croyoit pas avoir bien entendu. Madame de Revel grondoit un peu Mathilde qui ne pouvoit s'empêcher de rire, en voyant l'air consterné de sa sœur.

Mathilde adoroit Edmond, mais elle aimoit à plaire. La coquetterie d'Ernestine lui sembloit, vu son caractère, un malheur ridicule; elle ne pensoit pas que ce fût une faute grave. L'air épouvanté d'Eugénie la disposant à la gaieté,

elle entreprit de défendre la coquetterie. Elle se divertissoit à employer de ces phrases qui expriment justement le contraire de ce qu'elles disent. Eugénie ne comprenoit rien à ce langage pointillé, brillant, et l'écoutoit avec une gravité qui enchantoit Mathilde.

Madame de Revel restoit tous les soirs chez elle. Sa maison étoit ouverte à ce qu'on appeloit exclusivement la bonne compagnie. Monsieur de Trèmes y étoit fort assidu. S'il s'approchoit d'Ernestine, elle le recevoit avec hauteur ; s'il s'occupoit d'une autre femme, elle le recherchoit avec empressement. D'autres fois ne se parlant point, se regardant à peine, ils sentoient qu'ils ne se perdoient jamais de vue. On commença à parler de leur

liaison : Monsieur de Revel en avertit sa fille qui l'assura avec orgueil qu'elle n'avoit rien à craindre pour son cœur.

Cependant l'attention des femmes avoit été éveillée par des observations qui pouvoient leur servir de preuves. La parure d'Ernestine, jusqu'alors plus magnifique qu'élégante, avoit pris depuis peu une tournure de jeunesse. Sa conversation, pour l'ordinaire préparée d'avance, devenoit légère, et sembloit, comme elle-même, dépendre du momoment. Un seul point restoit invariable ; c'étoit son indignation contre les femmes soupçonnées de secrètes préférences : soit qu'Ernestine crût persuader ainsi qu'elle étoit incapable d'une pareille foiblesse ; soit qu'elle se révol-

tât contre l'amour, avant même de s'avouer qu'on devoit le redouter.

Madame de Couci n'osoit plus lui faire de représentations ; car dès qu'elle commençoit une phrase, Ernestine l'interrompoit par ces terribles paroles :— " Si l'on m'avoit donné un mari que je " pusse aimer"—Toutes ses réponses exprimoient le même reproche ; mais elle en varioit les formes....“ Si l'on " avoit consulté les rapports d'âge et " d'humeur en me mariant, disoit-elle" ....A ces mots madame de Couci rentroit dans le silence.

Un soir qu'elle s'étoit oubliée jusqu'à rester toujours dans un coin du salon à parler bas avec monsieur de Trèmes, quand on fut parti, monsieur et madame de Revel, madame de Conci se réuni-

rent pour lui faire observer que cette manière d'être prêteroit à la malignité. Elle répondit à sa grand'mère que sa vie étant dénuée d'intérêt, elle avoit au moins le droit de distraire son esprit dans des conversations innocentes. Monsieur de Revel, choqué du ton qu'elle avoit avec madame de Couci lui défendit d'avoir chez lui de ces conversations innocentes, que personne n'entendoit, et que chacun interprétoit à sa fantaisie.

Ernestine, sans répliquer, assura qu'elle obéiroit et sortit avec beaucoup d'humeur. Le lendemain la familc sut qu'elle avoit eu à déjeuner deux ou trois jeunes femmes, et que monsieur de Trèmes étoit le seul homme qui y avoit été invité. Sans doute madame de Sanzei, en croyant punir ses parens, se

compromettoit ; mais peut-être n'auroit-elle jamais reçu monsieur de Trèmes chez elle, si son père n'eût pas blâmé trop sèchement des inconvenances qui n'étoient que ridicules, sans avoir rien de condamnable ; s'il eût pensé que, dans une situation fausse comme étoit celle de sa fille, il ne reste guère à choisir qu'entre les inconvéniens.

Dans leurs rapports communs, la première faute de n'avoir pas soigné son enfance se faisoit toujours sentir. Monsieur de Revel ne se disoit pas assez que l'autorité paternelle, méconnue dans les premières années, ne reprend jamais ses droits ; que ce n'étoit plus qu'en s'efforçant d'obtenir l'affection de sa fille, qu'en lui présentant habilement

son propre intérêt, qu'il pouvoit espérer de la guider.

Monsieur de Revel fut très-blessé de ce déjeûner; mais il n'y avoit aucun moyen d'empêcher Ernestine de recevoir chez elle un homme que tout le monde voyoit. Monsieur et madame de Revel firent encore l'extrême faute de ne point parler à leur fille de tout le jour. Elle détestoit sa situation. Le bonheur de Mathilde lui avoit laissé entrevoir qu'il est des sentimens plus doux que celui de l'orgueil. Quoiqu'elle n'aimât point monsieur de Trèmes, et ne cherchât qu'à le subjuguer, souvent revenant sur elle-même, et pour s'excuser du plaisir qu'elle trouvoit à plaire, elle se demandoit : qui osera prononcer qu'une fois dans la vie le cœur n'ait pas besoin d'aimer?

L'air sérieux de madame de Sanzei, sa tournure apprêtée, ses phrases toutes faites, n'imposoient plus dans une société, jeune, aimable, uniquement occupée à s'étourdir, et rédoutant la raison qui faisoit trop prévoir le malheur. Renonçant à éblouir un pareil cercle, elle s'avisa un beau matin de secouer l'échafaudage de son éducation factice. Elle avoit vu que la grâce et le naturel de Mathilde donnoient à sa vivacité un charme qui séduisoit tous les âges. Elle voulut l'imiter, mais ne fit que changer de prétentions. La gaieté, la folie étoient en elle une manière d'être et non une façon de sentir. Aussi dès qu'elle paroissoit, elle faisoit un bruit, se donnoit un mouvement qui étourdis-

soit tout le monde. On disoit d'elle qu'elle rioit trop pour être gaie.

Monseur de Trèmes s'amusoit de ce grand changement, dont il prétendoit avoir l'honneur. Dès les premiers instans, il lui avoit persuadé qu'une ame forte est au-dessus du soupçon; qu'il falloit montrer du caractère; que n'ayant aucun des bonheurs de la jeunesse, elle devoit jouir de la considération et de la liberté d'un âge avancé; et que c'étoient des droits et des vérités dont il falloit convaincre sa famille.

Elle étoit très-disposée à prendre confiance en elle-même et à se révolter contre l'autorité de ses parens. Aussi suffoit-il qu'ils lui donnassent un avis, pour que, sans daigner le combattre, elle agît dans un sens précisément contraire

à leurs désirs. Elle croyoit ne point consulter monsieur de Trèmes; mais comme elle lui demandoit toujours son opinion, elle cheminoit complètement soumise à ses idées. Tous les matins elle lui écrivoit, et souvent plusieurs fois dans la journée. Il s'étoit tellement emparé de son esprit, qu'elle avoit toujours mille petits secrets à lui confier. Enfin monsieur de Trèmes passoit pour son amant, sans lui avoir dit un seul mot d'amour, et sans qu'elle imaginât qu'on pût oser la soupçonner d'aucune foiblesse.

CHAPITRE IV.

Madame de Couci s'affligeoit de voir sa petite-fille se donner l'apparence de torts graves qu'elle n'effaceroit jamais entièrement. Sa prédilection pour elle avoit éloigné sa famille ; et les nouvelles liaisons d'Ernestine ne lui permettoient guères de voir sa grand'mère. Madame de Couci, abandonnée à elle-même, supportoit seule tout le poids de l'inquiétude genérale, toute l'amertume de ses chagrins particuliers. Elle ne revenoit pas de son étonnement, en

voyant l'étourderie d'Ernestine. Elle dont l'enfance avoit quelque chose de grave, disoit-elle, dont le regard sembloit si discret, la voilà plus inconsidérée que Mathilde.

Il est vrai que madame de Sanzei se livroit à une dissipation d'autant plus vive qu'elle redoutoit ses propres réflexions. Le matin, des courses à cheval ou en calèche ; le soir, des spectacles, des bals ; une toilette différente pour différens momens de la journée. Entourée des jeunes gens les plus à la mode, il lui restoit peu de temps pour soigner sa grand'mère, et elle n'avoit pas l'envie de s'exposer à ses représentations.

Quoiqu'elle crût pouvoir se plaindre de la manière dont on l'avoit mariée,

elle n'en sentoit pas moins que sa conduite méritoit des reproches. Pour les prévenir, elle affectoit dans sa famille l'air accablé d'une personne sacrifiée. Cependant il lui étoit difficile de ne pas s'avouer que le malheur n'excuse point l'oubli de tous les égards envers les siens. Souvent en rentrant du bal où elle avoit pris le bruit pour de l'éclat, l'agitation, pour de la gaieté, elle regrettoit sa considération passée, et ne se dissimuloit pas que, si les plus indulgens la défendoient encore, personne ne la louoit plus.

Madame de Couci, trop fière pour épancher son cœur avec madame de Revel, se consumoit dans une douleur solitaire et sans consolation. Un jour elle avoit paru plus souffrante ; le lendemain matin Eugénie hasarda d'aller

lui demander de ses nouvelles. Quelle fut sa suprise en la trouvant en pleurs!

Eugénie, craignant que sa grand'-mère, languissante depuis quelque temps, n'envisageât sa fin prochaine, s'assit près d'elle avec un sentiment tendre et filial qu'elle n'avoit pas encore osé lui témoigner. Elle prit sa main, la baisa avec respect, et sans se permettre de lui communiquer ses pensées, elle cherchoit à la tranquilliser. Madame de Couci, isolée depuis long-temps, ne repoussa point sa petite-fille. Ses larmes couloient en silence.—“ Ma-“ man, lui dit Eugénie, seriez-vous “ plus souffrante ?”—Des larmes et point de réponse.

Comment avouer qu'elle étoit affligée dans l'objet le plus cher de son affec-

tion, dans l'espoir qu'avoit nourri son orgueil ?—" Maman, votre santé si " forte doit nous rassurer; et peut-être " survivrez-vous à la plus jeune de " nous."—Hélas la plus jeune de toutes étoit cette même Eugénie qui, à peine entrée dans la vie, pour consoler la vieillesse, ne craignoit pas de prévoir pour elle-même une fin prochaine et prématurée.

" Je ne désire plus vivre, " répondit madame de Couci ; et elle ajouta quelques mots sur l'avenir malheureux dont ils étoient menacés, ne pouvant laisser échapper de son cœur la vraie douleur qui le déchiroit.

Eugénie, persuadée qu'il n'étoit pas permis de dissimuler une de ses pensées, ne douta point que les chagrins dont sa

grand'mère parloit ne fussent réellement ceux qui faisoient couler ses pleurs. Elle la consola avec une tendresse qui brisoit le cœur de madame de Couci. " Maman, rappelez-vous " les espérances que, chaque jour, on " nous présente comme certaines. " Mais avant tout, confions-nous à la " Providence ; et si de plus grandes in- " fortunes nous menacent, ne serai-je " pas près de vous pour vous soigner, " pour vous servir ? Le malheur ne " peut vous atteindre qu'après m'avoir " accablée." Madame de Couci, comparant ce pieux dévouement avec la conduite d'Ernestine, se sentit pénétrée d'affliction.—" Ma fille, ma fille, lui dit-elle, " laissez-moi seule ; votre bon " cœur me fait mal. Est-ce votre main

" qui devroit essuyer mes larmes; ces " larmes qui ne seroient pas sans dou- " ceur, si Ernestine venoit me con- " soler !"

Eugénie éclairée sur la véritable peine de sa grand'mère, sentit bien qu'elle ne pouvoit l'adoucir qu'en excusant sa sœur. Elle lui dit: " Ernestine vous aime; " elle est, pour un moment, entraînée " par une société légère qui cherche les " distractions, tandis que l'esprit reli- " gieux m'ordonne de les éviter. Mais " croyez, maman, qu'elle n'a pas tout " l'oubli dont elle a l'apparence, ni moi, " tout le mérite que vous voulez bien " m'accorder." La douce persuasion animoit et le regard et la voix d'Eugénie. Sa grand'mère, en l'écoutant, ex-

cusoit Ernestine sur le passé, attendoit mieux de l'avenir.

Cependant madame de Sanzei s'égaroit chaque jour davantage. Sa réputation étoit compromise, sans qu'aucune faute réelle l'eût rendue coupable. On la jugeoit plus sévèrement qu'une autre, parce qu'aucune bonté de cœur n'avoit disposé pour elle à l'indulgence.

Lorsqu'ils étoient seuls, l'entretien de la famille ne rouloit plus que sur elle. Son caractère décidé, impérieux, ne permettoit pas à ses parens de l'avertir. Sûre de son innocence, elle étoit fière d'avoir une volonté et de la suivre. Elle trouvoit un secret plaisir à braver les soupçons du public, à se dire que son injustice la révolteroit au lieu de la sou-

mettre. Ses parens, forcés de l'abandonner à ses erreurs, n'entendoient plus prononcer son nom sans crainte, ne parloient d'elle qu'avec embarras.

Une après-dînée que, rassemblés dans le salon, ils avoient gémi sur la conduite de madame de Sanzei. Eugénie, moins en garde contre elle-même, s'étoit aussi permis de la blâmer. Le soir, en examinant ce jour que, suivant les conseils de sa tante, elle regardoit comme une vie passagère et séparée du jour qui devoit suivre, elle s'étonna d'avoir osé juger sa sœnr. " Quoi, non-" seulement je ne l'ai pas défendue, " mais j'ai ajouté ma plainte au cri de la " famille ! Que m'a fait Ernestine ?"

La première fois qu'Eugénie la revit, elle courut au-devant d'elle avec un

empressement, un sentiment de tendresse qui surprirent sa sœur. Aussi la reçut-elle d'un air froid et contraint. "D'où me vient, s'écria-t-elle, ce re-
" doublement d'affection ?"—" Je vous
" ai toujours aimée, répondit Eugénie
" confuse; mais à présent il me sem-
" ble...."—" Que vous semble-t-il,
" madame ? " reprit Ernestine avec une aigreur d'autant plus marquée, qu'elle commençoit à sentir l'éloignement de la société.—" Je crois que,
" dans toutes les situations, une amie
" véritable peut consoler."—" En quoi
" donc ai-je besoin de consolation ?"—
" Ma grand'mère m'a paru affligée......
" mon père a l'air mécontent.....je
" craignois que ces impressions ne vous
" eussent frappée comme moi, et que.."

—" L'ambition monastique ne perd " jamais ses droits, répartit Ernestine. " Vous croyez-vous encore abbesse de " P***, dispensant le blâme ou la " louange dans votre couvent (" —" J'ai " tort, puisque je vous offense, reprit " doucement Eugénie ; cependant mon " intention étoit pure, mon intérêt " sincère...."—" Je n'examinerai point " si vous avez eu tort ou raison," répliqua Ernestine ; " sachez seulement " que je n'attends ni mon bonheur ni " mes consolations d'aucune des per-" sonnes de ma famille."—Elle s'éloigna laissant Eugénie affligée, mais résolue de cacher à sa famille les sentimens de sa sœur.

CHAPITRE V.

Eugénie, restée seule dans le salon, réfléchissoit douloureusement aux malheurs que Ernestine se préparoit, lorsque des cris de joie attirèrent son attention. La voix d'Edmond frappa son oreille ; il arrivoit. Monsieur, madame de Revel, Mathilde s'étoient précipités au-devant de lui ; la nourrice avoit mis son enfant dans ses bras. Eugénie respira en voyant ses parens si satisfaits. Edmond ne pouvoit faire un pas sans être arrêté par des bras qui l'embras-

soient, par des paroles sensibles, par des voix caressantes. Sa figure noble et guerrière s'embellissoit encore par l'attendrissement qu'il éprouvoit.

Madame de Sanzei descendoit de son appartement à l'instant où Edmond arrivoit. Elle s'arrêta sans lui parler. Elle regardoit l'heureuse Mathilde dont les yeux remplis de larmes, brilloient de joie. Sa jalousie réveillée lui fit de nouveau sentir le vide de son cœur. Apercevant Eugénie elle courut vers elle, et lui dit : " Quand vous m'avez " parlé ce matin, attendiez-vous Ed- " mond ? Aviez-vous prévu cette " scène touchante ?......Jamais ni vous " ni moi ne connoîtrons un pareil bon- " heur......C'est de cela," ajouta-t-elle, en serrant sa main avec une espèce de

mouvement convulsif, " cest de cela " qu'il falloit me consoler."—Eugénie pour tonte réponse, leva ses beaux yeux vers le ciel. Ernestine s'en alla, humiliée d'avoir laissé pénétrer la jalousie qui la dévoroit,

Le premier jour, Edmond fut tout à sa famille; mais le lendedemain Mathilde voulut donner une fête pour célébrer son retour. Elle désiroit dire à tous : " le voilà ; qu'il est aimable ! que je suis heureuse !"

Le matin, le ministre d'Angleterre fit demander à madame de Revel la permission de lui amener le comte Ladislas Opalinsky arrivé à Bruxelles le jour même. Monsieur de Revel observa que le comte Opalinsky étoit de la même maison que la reine de Polo-

gne, femme du roi Stanislas, et allié à la famille royale de France.

Ernestine le savoit comme lui, car elle n'ignoroit rien de ce qui tient à l'orgueil ; mais elle fit remarquer qu'il avoit quitté son pays, par ce qu'il étoit un des plus grands partisans d'une liberté que le partage de la Pologne l'empêchoit de défendre. Elle dit à son père : " Sur quelque ton que l'on pro-
" nonce le mot *liberté*, il me fait hor-
" reur."

D'après ces impressions, Mathilde, sans examiner si le sentiment de sa sœur étoit injuste ou raisonnable, reçut assez mal le comte Opalinsky. Monsieur et madame de Revel furent polis, mais froids. Eugénie, assise près de sa mère, se sentoit peinée du peu d'ac

cueil que cet étranger recevoit de sa famille.

Ladislas avoit une taille élevée, un regard imposant, de grands yeux noirs pleins de feu, mais qui sembloient attendre un sentiment d'affection pour s'adoucir. Sa figure belle et fière conservoit une expression de dédain et de pitié qui laissoit pressentir, qu'en éprouvant le malheur, il avoit peut-être trop connu les hommes.

Après avoir regardé avec indifférence toutes ces personnes qui s'agitoient, ne songeant qu'à s'amuser, ses yeux se portèrent sur Eugénie. Frappé de son extrême beauté, de son air timide, de sa manière réservée, il ne put s'empêcher de demander à madame de Revel le nom de cette belle personne.—"C'est

" ma fille," répondit-elle, avec l'espèce d'embarras qu'elle éprouvoit toujours, quand on lui parloit d'elle pour la première fois : car alors le souvenir de ses vœux reprenoit toute son amertume.

Le comte Opalinsky regardoit avec étonnement la parure d'Eugénie. Cette grande croix d'or sur sa poitrine, sa robe de crêpe noir, son regard baissé, contrastoient d'une monière trop remarquable avec sa présence dans un bal, pour ne pas attirer toute son attention. Il ignoroit que madame de Revel, appelant cette réunion une fète de famille, avoit exigé que sa fille s'y trouvât.

Ladislas surpris ne pouvoit ni s'éloigner d'Eugénie, ni détacher ses regards de cette figure céleste. Il observoit,

avec une secrète satisfaction, que les jeunes gens les plus à la mode la saluoient respectueusement, sans se permettre de l'approcher, Mathilde seule transportée de joie, venoit souvent près d'Eugénie, et toujours pour lui parler d'Edmond. Ladislas saisit un de ces momens, et la pria de le présenter à sa sœur.

Jusqu'alors les Français, connoissant les vœux d'Eugénie, la laissoient, pour ainsi dire, solitaire au milieu du monde. Tous l'admiroient en silence : aucun ne s'occupoit d'elle. L'attention du comte Opalinsky qu'elle prévoyoit si peu, lui causa une rougeur subite, un trouble inconnu. Elle se leva pour le saluer, et se remit à sa place, sans avoir prononcé une parole. Lui-même, touché

de l'air doux et craintif d'Eugénie, cherchoit en vain un mot, une phrase qu'il pût lui adresser, sans risquer de déplaire. Plusieurs fois, il avoit rencontré ses regards qui exprimoient un sentiment général de bienveillance, mais envers lui une timidité particulière.

Eugénie se rappeloit le froid accueil que sa famille avoit fait à Ladislas, et désiroit lui dire quelques mots obligeans..... Après avoir hésité, elle lui demanda s'il y avoit long-temps qu'il étoit à Bruxelles ? "—J'y suis arrivé " ce matin même," répondit-il, " et je " ne comptois pas m'y arrêter."

Ladislas n'apercevoit pas qu'il avouoit pour ainsi dire qu'à présent il lui seroit difficile de s'en éloigner. Eugénie,

étrangère à toute coquetterie, ne remarqua point ni pourquoi, ni depuis quand il avoit changé de résolution ; seulement elle se sentit bien aise de penser que ses parens pourroient le revoir.

Les premiers mots prononcés, leur entretien devenoit plus facile : Ladislas lui demanda si elle dansoit ?—"Jamais," répondit-elle en baissant les yeux.—Il auroit bien désiré savoir le motif d'une résolution si sévère ; mais il n'osoit se permettre une question trop directe. Après quelques instans, elle lui dit à son tour : "Et vous, monsieur, est-ce que "la danse ne vous amuse pas ?"—"Non : ma famille est proscrite, mon "pays malheureux ; et loin de cher"cher les distractions, je me reproche-

" rois de m'y livrer."—" Ah !" reprit Eugénie, en fixant sur lui des yeux où l'étonnement et l'estime se confondoient, " ne dites pas cela si haut ; ne " troublez pas des momens de plaisir " qui peut-être seront rachetés bien " cher."—" J'ai eu tort," répondit-il, " une sagesse trop austère est moins " raisonnable que le courage qui sou-" met les Francais à leur situation, " sans leur ôter la force d'enlever au " malheur tout ce qu'ils peuvent lui " arracher."

Cette conversation, ces sentimens qui n'étoient appréciés que par eux, les mirent à l'instant dans une sorte d'intimité. Elle eût voulu mieux savoir l'histoire de la Pologne ; il désiroit ap-

prendre les infortunes particulières de la famille d'Eugénie.

Sa robe noire inquiétoit souvent Ladislas : il craignoit qu'un mariage heureux ne lui eût fait connoître l'amour, qu'une perte trop sensible ne lui eût laissé des regrets ineffaçables. Toute sa famille étoit parée de couleurs brillantes; elle seule paroissoit en deuil.

Il avoit bien envie de se promener dans la salle, de parler d'Eugénie, de demander aux indifférens des détails qui commençoient à l'intéresser; il y pensoit, et remettoit toujours à s'éloigner d'elle. D'ailleurs, la musique du bal, d'abord si gaie, bientôt si monotone, mais couvrant toutes les voix, ajoutoit un charme particulier à leur entretien.

Il lui parla de la France : elle la re-

gretta, sans se permettre une expression trop amère. Le sentiment religieux qui prescrit de supporter le malheur, de pardonner aux ennemis, mettoit dans ses paroles une douceur, une résignation qui le frappoient d'étonnement; il se sentoit séduire, entraîner.—" Grand Dieu," disoit-il. " le hasard m'auroit-il
" fait trouver celle que mon imagination
" inquiète désiroit pour adoucir des
" chagrins ressentis peut-être trop vive-
" ment!" Il contemploit Eugénie, l'écoutoit; et son doux regard, sa voix tendre, le pénétroient d'un sentiment qu'il n'eût pas voulu surmonter. Une sorte de mollesse dans ses mouvemens, de repos dans sa personne, enchantoient Ladislas: calme sur tout ce qui n'étoit pas Eugénie, son cœur et son ame s'élevoient vers elle.

" Permettez-moi," lui dit-il, " de " vous faire une seule question......Votre " famille, comme la mienne est-elle " proscrite ?"—" Oui ?—" Est-elle mal- " heureuse ?"—" Pas encore."—" Un " seul mot de plus," ajouta-t-il tremblant, " Pourquoi cette robe noire ?"— " J'ai prononcé des vœux éternels ; le " deuil est ma couleur." Elle se leva sans attendre sa réponse.

CHAPITRE VI.

Le lendemain Edmond annonça à Mathilde qu'il partoit à l'heure même pour l'armée. Près de s'en séparer, elle ne concevoit pas comment elle avoit abandonné à la dissipation des instans si courts, et attendus depuis si long-temps. Entraînée par le plaisir de le voir admirer, d'entendre son éloge, combien, dans ce moment, elle regrettoit ces heures où elle auroit pu lui faire raconter tout ce qui l'avoit occupé pendant son absence!....Il partoit! et à peine avoient-

ils eu le temps de dire un mot du passé, de jeter un regard sur l'avenir. Mathilde, affligée de le voir s'éloigner, restoit mécontente d'elle-même, et cependant avec quelle tendresse elle l'aimoit !

Le soir on se rassembla, comme de coutume, chez madame de Revel. Monsieur de Trèmes y vint. Il sentoit que sa présence n'étoit pas agréable à cette famille ; mais il s'en embarrassoit peu, et ne paroissoit point le remarquer. Il avoit trop d'usage du monde, pour ne pas se dire que jamais les parens de madame de Sanzei n'oseroient cesser de le voir, dans la crainte de justifier les propos du public ; et sa vanité étoit aussi flattée par la politesse froide et sérieuse de monsieur de Revel, que par les prévenances d'Ernestine.

Le comte Opalinsky se rendit chez madame de Revel, occupé malgré lui d'Eugénie. Sa douceur, sa beauté, cette réserve craintive avoient étonné sa raison et troublé son sommeil. Il la voyoit encore, prévoyant l'infortune sans se plaindre, parlant des temps heureux sans s'abandonner à d'inutiles regrets, enfin, plus que lui, soumise à ces grandes calamités du siècle qui le faisoient frémir.....Quelquefois ne pouvant accorder tant de courage à une femme si jeune, il croyoit que ces expressions modérées étoient un langage appris dans le cloître. Plus souvent, son cœur lui disoit qu'Eugénie réalisoit peut-être cette perfection idéale, dont l'image chère et fugitive l'avoit rendu insensible à tous les plaisirs de

la vie. Enfin, soit que son ame charmée crût avoir rencontré celle qu'il cherchoit; soit que, dans sa misanthropie, il trouvât une sorte de satisfaction à penser que son espoir seroit encore déçu, un penchant involontaire, une secrète inquiétude le ramenoient près d'Eugénie.

Lorsqu'il arriva chez madame de Revel, Mathilde retirée dans un coin du salon, absorbée dans sa rêverie, ne savoit si elle étoit seule ou avec les siens; ses regrets suivoient Edmond.

Le petit Victor étoit endormi sur les genoux d'Eugénie. Elle n'osoit faire une mouvement de peur de l'éveiller. Cette crainte même l'avoit empêchée de se lever pour saluer le comte Opalinsky; mais le mot d'excuse

qu'elle lui adressa lui avoit paru une faveur particulière.

Toute cette famille ainsi préoccupée n'étoit guère en état de soutenir la conversation. Monsieur de Trèmes, pour l'animer, avançoit des propositions bizarres qui glissoient sans que personne prît la peine de les combattre. Ernestine, trouvant un secret plaisir à se montrer en opposition avec ses parens, affectoit une gaieté insupportable. Tout la faisoit rire, de ce rire forcé qui glace et attriste.

Monsieur de Trèmes, piqué de n'obtenir que l'attention de madame de Sanzei, voulut lui plaire et tourmenter un peu sa famille. Mathilde étoit triste ; il se moqua de la sensibilité. Ernestine étoit gaie ; il parla avec enthousiasme

de ces femmes dont l'esprit piquant et varié prenoit toutes les formes, vous saisissoit par des expressions inattendues, par des idées vives et nouvelles. Il regardoit madame de Sanzei avec complaisance, et elle l'écoutoit avec un sourire qui ne disputoit rien à ce brillant portrait.

Eugénie ne pouvoit échapper au persifflage de monsieur de Trèmes; son tour vint.....Après l'avoir considérée quelque temps en silence, il demanda au comte Opalinsky s'il aimoit les tableaux : et sur sa réponse, il lui demanda encore s'il étoit grand admirateur de ces belles vierges, dont le regard discret avertit qu'elles n'ont rien de commun avec la terre.—" Il me semble, répartit Ladislas, " qu'il faudroit n'avoir

“ rien de commun avec le ciel pour ne
“ pas les adorer.”

Monsieur de Trèmes ne répondit point; il alla se placer auprès d'Ernestine. Appuyé sur le dos de son fauteuil, il observoit Eugénie et Ladislas, et disoit tout bas à madame de Sanzei de ces riens dont elle s'amusoit, affectant de lui imposer silence, mais d'un ton qui encourageoit sa gaieté.

Eugénie se voyant l'objet de leur entretien n'en fut ni fâchée ni troublée. Elle regarda monsieur de Trèmes avec un étonnement si naturel, une dignité si imposante, qu'il baissa les yeux malgré lui; et pour le moment du moins il la crut insensible, et même étrangère à l'admiration qu'elle avoit inspirée.

CHAPITRE VII.

Les jours, les semaines se succédoient sans que le comte Opalinsky songeât à continuer ses voyages. Tous les soirs il venoit chez madame de Revel. Quelquefois près d'Eugénie, il osoit à peine lui parler. Le plus souvent éloigné d'elle, mais placé de manière à ne pas la perdre de vue, il s'abandonnoit au dangereux plaisir de chercher à deviner les impressions de cette ame neuve et pure. Tous deux, plus isolés, plus seuls au milieu du monde que

dans la solitude; lui, en silence, dédaignant ces petits événemens qui composent l'histoire de chaque jour, et deviennent le sujet de toutes les conversations; elle, aussi dans le silence; car son voile et ses vœux l'ont accoutumée à se former une retraite intérieure où elle va se recueillir. Il sembloit qu'une même disposition d'esprit les séparât de la société. Ladislas jouissoit avec surprise de cette conformité de goût et d'humeur, et se disoit que si Eugénie étoit libre, il croiroit que l'amour se plaisoit à les désigner l'un à l'autre.

Le comte Opalinsky, accoutumé dès l'enfance aux agitations de la Pologne, s'étoit livré tout entier aux grands intérêts de la patrie. Mais seul, dans

une terre étrangère, privé tout à coup des nobles espérances qui avoient enchanté sa jeunesse, il eût désiré qu'une passion plus douce pût remplir son ame, et il n'aspiroit qu'à se dévouer à celle qui consentiroit à plaindre le sort de son pays.

Tout ce qu'il entendoit dire d'Eugénie enflammoit son imagination déjà trop ardente. Cependant il ne sentoit bien clairement que le regret de la savoir engagée. Monsieur et madame de Revel avoient des envieux ; c'est avoir des ennemis. De toutes parts il revenoit à Ladislas qu'ils avoient forcé leur fille à se faire religieuse, et n'avoient abandonné son enfance que pour la décider plus facilement à prendre le voile. Les vertus d'Eugénie excitoient

l'admiration; mais on assuroit qu'elle n'étoit pas heureuse.—" Pas heureuse!" se disoit-il, " et qui le sera sur la terre, " si cette créature angélique est con- " damnée à n'éprouver aucun des sen- " timens qui donnent du charme à la " vie?"

Ladislas eût regardé comme une suprême satisfaction de la combler de tous les biens, de tous les dons auxquels on l'avoit forcée de renoncer. Elevé dans des principes de liberté, il avoit nourri son esprit d'idées philosophiques; aussi attachoit il peu d'importance à des vœux prononcés sans vocation, et dont l'église pouvoit relever Eugénie.

Dès son jeune âge, Ladislas avoit aimé à s'égarer dans de longues et solitaires promenades. A présent, dominé

par une seule pensée, elles lui devenoient plus agréables encore, et il se plaisoit à se perdre dans ses rêveries. Souvent il réfléchissoit aux infortunes qui attendoient les émigrés, à celles qui menaçoient particulièrement monsieur de Revel. Il se voyoit le secours, la consolation de cette famille, et ne pouvoit contenir la joie de son ame, en pensant que peut-être il deviendroit leur appui.

Il croyoit n'éprouver que cet intérêt qui naît de la pitié, et déjà il disoit en frémissant : " Si Eugénie m'aimoit ja-" mais, le ciel, sa famille, ses vœux " mêmes l'auroient vainement con-" damnée au malheur."—Quelquefois une vague inquiétude lui faisoit craindre qu'elle ne fût insensible, ou pré-

venue d'une secrète préférence, tourment d'un cœur qui n'ose pas se donner.....Bientôt il repoussoit cette idée importune, car dans son esprit agité tous les sentimens contraires se succédoient......Il se reprochoit son injustice, et se disoit que ces Français, si légers pour eux-mêmes, et à qui rien n'échappe de ce qui concerne les autres, en blâmant la famille d'Eugénie, n'auroient pas manqué de l'accuser, si la plus légère apparence eût prêté à leur gaieté.

Ladislas, uniquement occupé d'elle, la voyoit tous les jours : mais craignant les observations de madame de Sanzei, il se tenoit à l'écart sans la perdre de vue. Ses grands yeux noirs la suivoient continuellement. Elle ne

pouvoit lever les siens sans les rencontrer ; ils l'embarrassoient, et cependant lui causoient une émotion inconnue.— " Quelquefois," disoit-elle à Mathilde, " je le crois un génie qui me surveille " et n'est aperçu que par moi."

CHAPITRE VIII.

Depuis deux mois le comte Opalinsky venoit tous les soirs chez madame de Revel, sans avoir trouvé l'occasion d'entretenir Eugénie en particulier ; et chaque jour il revenoit heureux du plaisir de la contempler. S'il ne pouvoit se flatter d'être aimé, du moins il sentoit avec transport qu'elle le préféroit à tous ceux qu'elle voyoit chez sa mère. Que de fois elle suspendit son ouvrage pour l'écouter ! Uu sentiment noble, une action généreuse les frap-

poit en même temps ; ils ne se parloient pas, mais leurs yeux se rencontroient. Il existoit entre eux une manière de s'entendre dont Eugénie jouissoit sans la remarquer, que Ladislas apercevoit sans presque oser en jouir.

Mathilde étoit triste ou contente suivant les nouvelles de l'armée. Edmond écrivoit-il ? Elle n'avoit plus ni souvenir ni craintes. Une ligne, un mot de lui la soutenoient plusieurs jours : bientôt elle retomboit, et ne donnoit plus qu'une demi-attention à tout ce qui l'environnoit.

Le comte Opalinsky apprit un des premiers que les Français avoient gagné une grande bataille, et marchoient sur Bruxelles. Avec quel empresse-

ment il vint assurer Mathilde qu'Edmond n'avoit pas été blessé !

Les émigrés connoissant le sort qui les menaçoit, se disposèrent à fuir. Quel moment ! quel trouble ! Le plus grand nombre déjà si malheureux, devenoit plus pauvre encore par la perte de leurs espérances. Cependant, malgré leur affreuse situation, tous éprouvoient, sans se l'avouer, un sentiment d'orgueil national ; étonnés de voir ces troupes nouvelles, encore peu aguerries, mais françaises, vaincre des armées disciplinées, fortes de leurs anciennes victoires, et dont le nom même étoit une puissance.

Monsieur de Revel ayant émigré un des derniers, avoit quelques ressources. Accablé de la situation de ses

compatriotes, il partagea avec les plus à plaindre. Nul orgueil à offrir, nul embarras à recevoir dans un temps où l'on croyoit retrouver sa fortune, et pouvoir s'acquitter.

Quel triste retour monsieur de Revel faisoit sur lui-même, en pensant que des secours si légers n'éloignoient le besoin que d'un instant, et priveroient peut-être un jour sa famille du nécessaire ! Ne pouvant soulager tant d'infortunés, il s'empressa de fuir un aspect si déplorable, et montant en voiture, il partit pour La Haye avec sa famille.

En chemin, ils se cachoient, presque honteux de l'aisance qu'ils avoient conservée. La route étoit couverte de François nobles comme eux, naguères

riches, gais, insoucians, et aujourd'hui à pied, la mort dans le cœur, traînant avec eux des enfans, des femmes foibles, délicates, et habituées à toutes les jouissances de la fortune.

Monsieur et madame de Revel, en gagnant de vitesse, les eurent bientôt dépassés.—A trois lieues de Bruxelles ils virent une calèche s'arrêter près de leur voiture: c'étoit Ladislas.—" Je " vais aussi me réfugier à La Haye, " dit-il respectueusement à monsieur " de Revel. J'y arriverai plus tôt que " vous: me seroit-il permis de vous " faire préparer des appartemens?"— " Mais, répondit monsieur de Revel " avec embarras, vous y mettriez trop " de magnificence," — Oh! " reprit Ladislas, " la voix de mille malheu-

" reux que je viens d'entendre vous
" bénir, me fera deviner vos intentions."
—En disant ces mots, il salua profondément madame de Revel, jeta un regard sur Eugénie, et s'éloigna sans attendre de réponse.

CHAPITRE IX.

Comme le cœur d'Eugénie avoit été ému en apercevant Ladislas ! La timidité de sa voix, la douceur de son regard, ses expressions respectueuses avoient porté le trouble dans son ame. Mathilde, assise près d'elle sur le devant de la voiture, lui dit tout bas : " Ce génie qui te surveille n'est pas " uniquement aperçu par toi ; depuis " long-temps je compte aussi sur son " affection."—Sa sœur ne répondit point ; mais, heureuse, elle s'abandon-

noit à ses rêveries. Loin de craindre l'amour, elle ne croyoit pas assez admirer tant de vertus, et ne se trouvoit que juste en rendant à Ladislas le tribut d'estime qu'il méritoit. Elle jouissoit d'avoir enfin trouvé cette perfection idéale dont elle s'étoit fait une si douce image.

Assise devant sa mère, Eugénie regardoit dans la campagne, paroissoit chercher à satisfaire une vague curiosité; tandis que toute entière à sa pensée, retirée dans son cœur, elle ne s'occupoit que de Ladislas. La pureté de ses sentimens l'aveugloit sur ce qu'ils avoient de trop tendre.

Quelles différentes impressions agitoient madame de Couci et madame de Sanzei! Toutes deux renfermées dans

la voiture qui suivoit celle de monsieur de Revel, leur long silence n'étoit interrompu que par de mutuels reproches sur l'imprévoyance avec laquelle elles avoient abandonné leur fortune.—" Quel " bien-être," s'écrioit sa grand'mère, " Ernestine avoit voulu quitter !"— " Comment madame de Couci n'avoit-" elle pas songé à vendre, ou du moins " à engager une partie de ses terres, " pour emporter des fonds qui assurassent leur tranquillité ?" répondoit Ernestine......

L'âge de madame de Couci, la foiblesse de madame de Revel ne permettant pas de faire de longues journées, on n'arriva que le surlendemain à La Haye. Ladislas les attendoit à quelque distance de la ville ; et les suivant

à cheval, il les fit conduire à une maison qu'il leur avoit choisie.

La veille, il avoit préparé à cette famille tout ce qui pouvoit leur rendre ce séjour agréable.—Madame de Revel, en le remerciant de la peine qu'il avoit prise, lui demanda comment il avoit distribué la maison.—C'étoit d'un air empressé, mais timide, qu'il leur montroit les appartemens qu'il avoit cru devoir mieux convenir à chacun d'eux.

Au rez-de-chaussée, madame de Couci étoit placée, avec Ernestine. Au premier, monsieur et madame de Revel étoient aussi fort bien établis. Ces quatre appartemens, sans avoir rien de magnifique, convenoient à leur situation passée et aux ressources qu'ils avoient encore.—Madame de Sanzei

parut fort satisfaite de se voir considérée par Ladislas à l'égal de ses parens.

Il fit quelques excuses à Mathilde d'avoir été obligé de lui destiner un petit pavillon au bout du jardin—Aussitôt chacun voulut le voir: on étoit pressé de tout approuver; c'étoit en quelque sorte remercier Ladislas.—Il auroit désiré retarder cette visite, et se sentoit embarrassé: cependant il fut bien obligé de suivre la famille, mais ne la précéda plus.

Ils allèrent au pavillon que devoient habiter les deux sœurs. Quelle surprise! Dans l'appartement le plus simple, Mathilde trouva tout ce qu'elle aimoit; des vases remplis de fleurs, de la musique, un petit berceau pour son enfant, des livres, une harpe: et pas-

sant dans la chambre d'Eugénie, elles trouvèrent aussi des fleurs et un prie-dieu. "Ah!" se dit-elle, en levant les yeux vers le ciel, "c'est-là que je "prierai pour lui." On voyoit que Ladislas avoit donné des ordres pour les autres appartemens, mais qu'il s'étoit occupé lui-même de ces derniers.

Mathilde le remercioit avec une vivacité, un plaisir qui ajoutoit à son trouble. Eugénie ne lui dit pas un mot. Elle jouissoit en silence, regrettant un peu qu'il n'eût pas songé à plaire également à madame de Sanzei; car elle apercevoit que sa sœur, d'abord flattée, paroissoit mécontente. Il lui eût été si doux de voir Ladislas aimé de tous!

"Le parfum des fleurs porte à la

" tête et au cœur," dit Ernestine, en regardant Mathilde avec un sourire ironique; et baissant sa voix de manière que Ladislas ne pût l'entendre, elle ajouta : "Je descends chez moi, " où je n'ai pas lieu de les craindre." Elle s'en alla, affectant une gaieté trop forcée pour que l'on ne soupçonnât pas son humeur.

Ladislas reconduisit monsieur et madame de Revel ; et après quelques instans, il sortit pour leur laisser prendre un repos dont ils avoient besoin.

Dès qu'Eugénie fut seule, elle se mit à genoux à son prie-dieu. Sans former un seul désir pour elle-même, son ame s'élançoit vers le ciel. " Qu'il soit heureux, ô mon Dieu," disoit-elle ; et ses vœux s'arrêtoient à cette prière.

CHAPITRE X.

En entrant chez elle, Ernestine se jeta dans un grand fauteuil, et fermant les yeux, elle cherchoit à se soustraire à ses réflexions. Mille petites circonstances ignorées par sa famille augmentoient son humeur.

En partant de Bruxelles, elle avoit proposé à monsieur de Trèmes de voyager avec elle. Il avoit accepté avec empressement. Ce n'est pas qu'aucun des deux eût besoin d'adoucir les peines de l'autre, mais elle aimoit à paroître

suivie d'un esclave, et il se plaisoit à donner de la publicité à une liaison qui flattoit son amour-propre. Aussi se dégagea-t-il bien vîte, lorsqu'elle lui dit que sa grand'mère les accompagneroit : et en la quittant, il faisoit les plus comiques récits sur la petite fête que madame de Sanzei lui avoit préparée.

Elle ne comprenoit pas l'espèce d'engouement que lui avoit inspiré cet homme, n'aimant que lui, professant hautement son égoïsme, et donnant un nom ridicule à chaque vertu. Elle le comparoit avec Ladislas, et se sentoit rougir. Quelle différence ! Ladislas s'étoit fait chérir par son respect pour le malheur. Dans ce moment de crise, il avoit porté en secret des secours et des

consolations aux plus infortunés. Sur la route de Bruxelles où ils fuyoient au même instant, Ernestine avoit remarqué qu'il étoit connu de tous : pas un qui ne le saluât à son passage, qui ne le bénît. Sa présence faisoit naître un sourire sur ces visages sombres et souffrans ; tous, jusqu'aux enfans, savoient son nom.

L'orgueil d'Ernestine avoit causé ses erreurs ; et cet orgueil venoit l'agiter encore, en lui présentant la gloire qu'il y auroit à soumettre le caractère fier et indompté de Ladislas. Quel bonheur d'être aimée de celui que tous les hommes estiment, que toutes les femmes admirent ! Confuse, humiliée, elle se rappeloit l'étonnement qu'elle avoit vu

dans tous les regards, lorsqu'elle avoit commencé à se lier avec monsieur de Trèmes. Personne ne lui refusoit de l'esprit; mais elle ne pouvoit se dissimuler que pas une mère n'eût voulu lui confier le bonheur de sa fille. Elle cherchoit par quels dangereux sophismes il avoit pu l'aveugler, jusqu'à lui faire trouver une sorte de courage à braver l'opinion.

Quelle joie pour elle, si dédaignant monsieur de Trèmes, elle pouvoit le rendre à son tour l'objet d'une ridicule pitié! lui prouver qu'elle est digne d'inspirer une véritable passion; et surtout l'humilier, en faisant faire à tous cette comparaison avec Ladislas, qu'elle-même ne peut soutenir!

Elle a trop vu que le comte Opa-

linsky lui préfère ses sœurs. Cependant si Mathilde l'amuse par sa gaieté, il sait qu'elle aime son mari.—Eugénie respecte ses vœux.....Elle soupira en s'avouant que l'inconséquence de sa conduite lui avoit peut-être inspiré de l'éloignement. " N'importe," se dit-elle, en relevant sa tête altière, " je " veux être aimée de Ladislas ; et lors-" que son admiration aura excité la " jalousie de monsieur de Trèmes, l'en-" vie de ces femmes qui m'ont blâmée " sans pitié, je lui opposerai la sagesse " austère qui honoroit ma jeunesse.... Son esprit s'abandonnant à cette idée, elle se perdoit dans toutes les rêveries d'un amour-propre blessé.

Le lendemain elle rêtrouva ses sœurs, sans avoir l'air de se rappeler qu'elles

eussent été l'objet d'une préférence offensante pour elle. Loin de faire des reproches au comte Opalinsky, elle joignit ses remercîmens à ceux que lui faisoient ses parens. Il appréhendoit son humeur, et fut agréablement surpris de la trouver affable et toute gracieuse; il fut même touché de lui voir oublier le peu d'attention qu'il avoit eu pour elle.

Ernestine devoit à madame de Couci une éducation très-soignée. Elle parloit avec élégance, et aucune conversation ne lui étoit étrangère. Dans cet instant elle vouloit plaire, et fut réellement aimable. Pendant le dîner il s'établit entre elle et Ladislas une conversation très-piquante sur les passions. Ladislas, capable de les éprouver toutes,

disoit que l'on ne pouvoit assez les redouter.—La froide Ernestine soutenoit qu'elles seules embellissoient la vie. Pour ou contre son opinion, elle citoit en riant les autorités les plus graves, quelquefois des livres moins approuvés : tout lui étoit bon, pourvu qu'elle étonnât et amusât Ladislas. Madame de Couci étoit ravie de lui voir oublier monsieur de Trèmes, et se plaire dans sa famille.

Eugénie, la timide et sensible Eugénie éprouvoit un serrement de cœur dont elle souffroit, sans pouvoir en deviner la cause. Combien elle trouvoit sa sœur heureuse d'oser parler, d'oser être aimable ! Si on lui eût adressé la parole, elle n'auroit pu articuler un mot ; car elle sentoit ses yeux se remplir de

larmes : à peine pouvoit-elle respirer.

Ladislas, frappé de son air souffrant, craignit pour sa santé ; dès lors toutes les séductions d'Ernestine furent sans effet. Il n'écoutoit plus, n'entendoit rien. En un moment, ce dîner si gai, si animé, devint morne et silencieux. Eugénie respira sans savoir ce qui l'avoit oppressée, ni quel bien-être la soulageoit.

CHAPITRE XI.

Le lendemain Eugénie alla dans le parc respirer l'air frais du matin. Il faisoit un superbe temps d'automne. Elle se promenoit portant le petit Victor qui, les bras attachés à son cou, s'approchoit de son visage pour éviter le froid.

Elle le caressoit avec une tendresse vive qu'elle n'avoit pas encore éprouvée: "Au moins, lui disoit-elle, je puis con-" tribuer à ton bonheur." Elle le pressoit contre son cœur ; et cependant sourioit d'un air triste qui sembloit lui

demander : " Une mère pourroit-elle
" t'aimer davantage ?"

La nourrice de l'enfant marchoit derrière elle avec une femme de chambre. Au détour d'une allée, Eugénie rencontra le comte Opalinsky et s'arrêta.—
" Le hasard me sert mieux que je ne
" l'espérois, madame, lui dit-il. Hier,
" vous m'avez paru souffrante ; je trou-
" vois la matinée bien longue, en atten-
" dant l'heure à laquelle on peut vous
" voir." — " Je suis mieux aujourd'hui," lui répondit elle, en souriant d'un air doux—" M'est-il permis de vous
" suivre dans votre promenade ?" Comme il disoit ces mots, le petit Victor lui tendit les bras : Il vous reconnoît," dit Eugénie, avec un plaisir qu'elle ne

songea pas à contraindre, et elle embrassa l'enfant.

Ladislas, attendri, s'efforçoit de dissimuler son émotion. Dans son trouble, n'osant lui parler ni d'elle ni de lui, il demanda si Mathilde avoit reçu des nouvelles d'Edmond ?—" Non, répon-
" dit Eugénie ; et si vous en appreniez
" jamais qui dussent l'inquiéter, pro-
" mettez-moi que vous m'avertiriez la
" première." L'enfant n'étant plus animé par Eugénie, posa sa petite tête sur son cou, et s'endormit. Comme elle craignoit de l'éveiller ! et avec quelle tendre affection elle l'embrassa avant de le remettre à sa nourrice !

Ladislas, calme en apparence, pensoit avec indignation que la cruauté de monsieur de Revel avoit condamné sa

fille à ne jamais éprouver cet amour de mère qu'elle paroissoit deviner—" Il " vous aime autant que Mathilde," lui dit-il.—" Ah !" répondit-elle, " je crois " souvent qu'il m'aime davantage. Ma " sœur n'est pas, comme moi, toujours " prête à l'amuser. Pauvre Mathilde, " si inquiète pour Edmond !"

Ladislas n'osoit rappeler à Eugénie le couvent qu'elle avoit quitté, et cependant il lui demanda si elle regrettoit la France ?—" Vous serez bien étonné " d'apprendre que je ne la connois " pas. Ma vie entière s'est écoulée " paisiblement dans une retraite qui " ne m'a laissé que des souvenirs doux et chers."—Aussitôt elle lui parla de son heureuse enfance,—Il voyoit avec douleur que, si une piété ardente ne

l'avoit pas déterminée à prendre le voile, elle conservoit un profond respect pour l'état religieux, et regrettoit la solitude et la tranquillité du cloître.

“ Au couvent,” lui dit-il, vous pou-
“ viez jouir de la retraite; mais actu-
“ ellement l'affection de vos proches
“ doit vous rendre plus heureuse
“ que vous ne l'étiez, séparée d'eux.”
—“ Eh! voilà l'objet de ma secrète in-
“ quiétude. Quelquefois je crains
“ d'être trop heureuse; et si alors je ne
“ fuis pas le monde, c'est pour obéir à
“ mon père qui veut me garder près de
“ lui.”—Chaque mot ajoutoit à l'admiration de Ladislas; mais aussi chaque mot achevoit de la convaincre que, s'il parvenoit jamais au bonheur d'intéresser Eugénie, il faudroit, pour ainsi dire,

pénétrer dans son cœur à son insu; que tout ce qui pourroit plaire à une autre femme l'éloigneroit sans retour. " Quoi!" s'écria-t-il, " si le calme renaissoit en " France, vous n'y retourneriez que " pour vous enfermer dans un cloître? —" Pourriez-vous en douter?" lui dit-elle, avec une surprise tempérée par cet air doux et tendre qui lui donnoit un charme particulier. " Je ne vous par-" lerai pas des sentimens religieux; " vous croyez peut être qu'il est dans le " monde des vertus aussi sûres: mais " je vous dirai que mes vœux ayant " été volontaires, je dois les respecter." —" Vous seroit-il donc possible de " quitter une mère qui vous adore, une " sœur qui peut-être un jour aura be-" soin de consolations?" Il ajouta bien

“ bas : des amis.”—Elle l’arrêta ; “ vous “ ne voulez pas m’affliger : ne me par- “ lez donc plus d’avenir ; il m’est dé- “ fendu d’y penser.”—Comment ? La “ prévoyance, la raison....”—La raison “ me dit de me soumettre, et la re- “ ligion me l’ordonne. Pour rendre “ mes devoirs moins difficiles, ma “ tante, en mourant, m’a recommandé “ de regarder chaque jour comme isolé “ et séparé du jour qui peut suivre. “ En ne portant jamais ses regards au- “ delà, me disoit-elle, le sacrifice de “ toute la vie ne paroît que l’abandon “ de quelques heures.”

Cette conversation à laquelle Eugé nie se livroit avec plaisir, désespéroit Ladislas. Une vive douleur se peignit sur son visage.—“ Qu’avez-vous ?” lui

" dit-elle effrayée." Je m'oublie en
" vous parlant de moi, et j'aperçois que
" vous avez des peines."—"J'ai eu de
" grands chagrins," "répondit-il! mais
" j'en prévois d'affreux.......Peut-être
" le malheur finira-t-il par m'accabler;
" alors du moins l'on peut mourir.....
—" Ah!" reprit Eugénie, en joignant les mains, " ne répétez pas des paroles
" que Dieu réprouve".....Elle attendit quelques instans sa réponse. Voyant qu'il restoit en silence, et comme absorbé dans ses pensées, elle ajouta d'un son de voix plus touchant: " Si la con-
" fiance pouvoit adoucir vos peines,
" l'amitié m'est permise."—"Le temps
" viendra," lui dit-il, " où mes cha-
" grins seront sans consolation."—
" Confiez-les moi, ils deviendront les

“ miens.”—“ Pensez-y avant de me “ répondre,” reprit Ladislas en tremblant, “ consentiriez-vous à être mon “ amie ?”—“ La religion ordonne d'ê- “ tre l'amie du malheur.”—“ Mais je “ suis injuste, bizarre.”—“ Je ne dois “ pas croire le mal que vous dites de “ vous-même,” répondit-elle en s'efforçant de sourire. “ Ainsi promet- “ tez-moi de ne plus vous livrer à de “ tristes pressentimens ; ne vous refu- “ sez pas aux consolations ; et vous “ trouverez en moi une sûre et fidèle “ amie.”

Dans ce moment Ladislas ne doutoit pas qu'il ne fût à jamais malheureux : cependant il éprouvoit un frémissement de joie et de douleur inexprimable. “ Si vous saviez, lui dit-il,

" tout ce que j'ai ressenti en vous
" voyant ! Vous m'avez paru un être
" angélique placé entre le ciel et moi.
" Depuis cet instant, je ne pense à vous
" qu'en sentant mon cœur s'élever vers
" une perfection que je ne puis attein-
" dre."—" D'abord, ne me louez plus,"
répondit Eugénie du ton de la prière,
" je ne dois pas entendre la louange.
" Mais s'il étoit vrai que l'amitié, que
" la religion pussent donner à ma voix,
" à mes paroles, une persuasion qui cal-
" mât vos peines, je serois trop heu-
" reuse."—"Hé bien!" s'écria-t-il, "pour
" vous, comme vous, je m'abandonne
" sans jeter un regard vers l'avenir........
" mais je le prévois, Eugénie, la mort,
" la mort viendra...."—Désespéré il
s'éloigna, car son secret alloit lui échap-
per.

Il la laissa frappée d'une crainte qu'elle ne pouvoit surmonter. Son cœur se brisoit ; des larmes tomboient de ses yeux....."Ah ! mon Dieu," s'écrioit-elle, " rendez-le sensible à l'amitié."

Le soir Ladislas ne vint point ; il n'étoit pas encore assez maître de lui. Engénie se le représentoit seul et malheureux....elle prioit et souffroit.

CHAPITRE XII.

Le jour suivant, Mathilde, frappée de la pâleur d'Eugénie, et toujours livrée à une seule idée, lui demanda en tremblant si on avoit reçu des nouvelles d'Edmond. Sa sœur la rassura, et se plaignit d'un mal-être qui lui faisoit sentir le besoin d'être seule.

Mathilde ne voulant pas l'abandonner à elle-même dans cette disposition, lui proposa une promenade dans le parc. —Eugénie la refusa avec une volonté

tellement positive, que dans un autre temps, elle eût excité les soupçons de sa sœur. Mais les inquiétudes de Mathilde lui donnoient cette préoccupation qui ne laisse guère juger des choses que lorsqu'on se les rappelle.

Eugénie n'osoit pas aller dans le parc. Une voix secrète l'avertissoit qu'elle y trouveroit Ladislas. En la voyant accompagnée de sa sœur, peut-être imagineroit-il qu'elle avoit parlé du sentiment pénible qui lui étoit échappé et qu'il paroissoit vouloir cacher.

Pour la première fois elle résistoit à un désir de Mathilde, lorsque madame de Revel, remarquant aussi son extrême pâleur, les obligea de sortir ensemble.—

Elles n'eurent pas fait trois pas qu'elles aperçurent Ladislas.—Mathilde l'appela d'un air riant : " Venez m'aider à dis-" traire ma sœur," lui dit-elle. " Si je " la connoissois moins, je lui croirois " quelques peines secrètes. Elle étoit " si changée ce matin, que je me suis " imaginée qu'il y avoit de fâcheuses " nouvelles d'Edmond."—Quelle satisfaction Ladislas éprouvoit en apprenant la tristesse d'Eugénie ! Mais pour détourner l'attention de Mathilde, il parla de l'armée ; aussitôt toute entière à ses craintes, elle ne pensa plus qu'à Edmond. Ladislas cherchoit à la rassurer ; car après sa sœur, elle étoit ce qu'il aimoit le mieux.

Eugénie se promenoit près d'eux en silence. Sans le savoir, ses regards ex-

primoient à Ladislas le plus touchant intérêt. Au moment de se séparer, Mathilde lui demanda s'il viendroit le soir chez madame de Revel. Il le promit, et, trop heureux, il vit dans les yeux d'Eugénie un mouvement de joie.

—Ladislas ne sait plus si le bonheur ou le tourment de sa vie se prépare. Elle l'aime, il en est sûr ; pas assez, il est vrai, pour vaincre ses scrupules ; mais elle l'aime!.....La veille il vouloit l'éviter ; à présent il veut être toujours près d'elle, prévenir ses moindres désirs, lui apprendre qu'il est des vertus hors du cloître......Il espère toucher son cœur, éclairer sa raison. Cependant il est décidé à fuir tout entretien avec elle ;

car il lui seroit trop pénible d'entendre encore cette résolution de se renfermer une seconde fois dans ce couvent qui lui paroît un tombeau.—

Pour la première fois Ladislas pensoit avec transport à sa fortune. Il se flattoit qu'elle détermineroit monsieur de Revel à consentir que sa fille se fît relever de ses vœux. Comme Ladislas se promettoit de plaire à cette famille, et de n'arriver au cœur d'Eugénie que par l'estime et l'affection de tout ce qui lui étoit cher !—Si elle persiste ; si une seconde fois elle veut mourir au monde, il ira solliciter du service chez l'étranger ; il cherchera les périls, la gloire ; et du moins sa fin n'arrivera à Eugénie qu'avec un nom fameux. Le cœur brûlant de Ladis-

las se relevoit de sa foiblesse par les plus nobles sentimens. Il croyoit dominer l'amour et le malheur en répétant : elle m'aimera, ou me regrettera toujours.

CHAPITRE XIII.

Ladislas ne concevoit pas comment, la veille, il avoit eu la pensée de se guérir d'une passion qui seule pouvoit remplir son ame, et redonner du charme à son existence errante, devenue sans but comme sans espérance.

Le soir il alla de bonne heure chez madame de Revel. La trouvant seule avec Eugénie et Mathilde, il se crut en famille et au milieu des siens. Il les regardoit toutes trois ne rencontrant que des yeux bienveillans et contens de le

voir ; pas un objet qui pût le blesser ou le contraindre.

Madame de Revel lui parla de la Pologne. Avec quelle chaleur Ladislas peignit le malheur de n'avoir plus de patrie! " Quand je vous ai connues," leur dit-il, " j'allois dans les différentes " cours de l'Europe traîner une insipide " oisiveté. Combien j'enviois ceux de " mon âge qui, employant leur jeunesse " voyoient s'ouvrir devant eux une " brillante carrière! L'ambition n'é- " chauffoit plus mon ame. Je me " disois tristement: les enfans de la " Pologne ne répèteront pas mon " nom....."—" Mais," dit Eugénie, " les consolations que vous donniez au " malheur, les secours que vous répan- " diez sur l'infortune...."—" Oui," re-

prit-il, " quelques vertus privées me " sont encore permises. Cependant, " pour en jouir, il me faudroit une " amie qui me fût une seconde con- " science, une amie à laquelle je pusse " dire: j'ai fait un peu de bien, sans " rougir d'en parler."—" Ah !" dit l'im- " prudente Mathilde, répondant tou- " jours à sa pensée, " une amie qui " croiroit à ces bonnes actions, sans " avoir besoin de les apprendre, vau- " droit bien celle à qui vous pourriez " les dire."

L'arrivée de madame de Sanzei sauva à Ladislas l'embarras de répondre à cette plaisanterie, qui n'eut pas plutôt échappé à Mathilde, qu'elle se la reprocha.

Ernestine, tourmentée du projet de

subjuguer Ladislas, avoit passé la journée à sa toilette : il en résultoit une parure où la prétention se faisoit ridiculement sentir. Au milieu des siens, elle avoit l'air en visite et presque étrangère. Dès qu'elle fut assise, elle salua Ladislas d'une inclination de tête particulière. —Surpris, embarrassé, il se leva et lui fit une profonde et respectueuse révérence. Mathilde ne put s'empêcher d'en rire. Sa gaieté offensa Ernestine, étonna Ladislas ; le froid et l'humeur s'établirent dans la famille.

On ne se parloit guère, lorsque monsieur de Trèmes arriva. Il fut frappé, comme les autres, de la parure de madame de Sanzei. Il lui trouvoit quelque chose hors de propos, dont il ne se rendoit pas compte.—" Hé ! madame,"

s'écria-t-il, "quel insensible voulez-"vous soumettre?" Involontairement Eugénie regarda Ladislas.

Peu à peu il vint beaucoup de monde. Ce salon qui avoit eu tout le charme de la confiance et de l'intimité, n'offrit plus qu'une réunion d'indifférens; c'étoit le beau moment d'Ernestine. Elle devint plus animée, plus parlante, à mesure que chacun, frappé de sa parure, se récrioit sur sa beauté.

Madame de Sanzei ne pouvoit entendre dire qu'elle étoit belle, sans penser à l'amour. Elle commença donc à disserter sur cette passion. C'étoit le sujet ordinaire de ses plus beaux discours; mais en voulant rendre ses paroles générales, elle oublioit que ses regards se portoient uniquement sur Ladislas.—

Monsieur de Trèmes les ayant suivis, résolut de s'en venger. Il se mêla à cette conversation pour se moquer des tendres sentimens. Elle se troubloit en voyant qu'un homme qu'on avoit dit lui être attaché, se montrât si dégagé de l'amour: " N'avez-vous donc jamais " aimé malgré vous?" lui dit-elle!— " Jamais, madame;" et il ajouta en riant: " Je me suis toujours abandonné " au hasard, sans examiner si l'on me " condamneroit au malheur; et même" s'écria t-il en affectant un soupir ridicule, " je n'ai jamais aimé autant que " je l'aurois voulu."

Cette exclamation inattendue excita la plus folle gaieté. Ernestine en sentit toute l'amertume. Quelle réponse de la part d'un homme qu'elle avoit pa-

ru préférer ! Le rire de la société retentissoit jusqu'au fond de son cœur. La plus forte haine succédoit à l'engouement que monsieur de Trèmes lui avoit inspiré.

Il la regardoit de l'air le plus ironique, et elle étoit forcée de se contraindre. Qu'avoit-elle à dire ? De quel droit prendre la cause des femmes qu'il avoit aimées ? Ne pouvoit-il pas répondre qu'il auroit toujours désiré aimer davantage ?....La méchanceté d'un homme habitué à la bonne compagnie n'est jamais dans l'expression ; elle est dans le ton, dans la manière. Il peut toujours s'en défendre ; et trop souvent la femme qui en est l'objet, est la seule qui ne doive point paroître l'avoir entendue.

Madame de Sanzei, au lieu de chercher à humilier monsieur de Trèmes par quelques mots piquans, sortit, fuyant l'espèce de dérision qu'elle croyoit voir dans tous les regards.

CHAPITRE XIV.

Ernestine apprit que monsieur de Trèmes faisoit mille contes ridicules sur sa prétendue passion pour Ladislas. Il amusoit les autres avec cette même tournure d'esprit qui l'avoit séduite. Les gens sensés, en blâmant sa liaison avec monsieur de Trèmes, s'étoient éloignés d'elle. Mais alors, soutenue, encouragée par les plaisanteries qu'il se permettoit sur ces graves personnages, entraînée par lui à s'en moquer, elle ne s'embarrassoit guère de leur opinion.

Aujourd'hui monsieur de Trèmes alloit tourner contre elle cette vive jeunesse dont le rire lui avoit paru un suffrage désirable ; avec laquelle, pour obtenir le vain succès d'être amusante, elle avoit souvent jeté du ridicule sur des vertus que dans son ame elle respectoit.

Plus d'appui pour Ernestine : elle méprise monsieur de Trèmes, et n'ose cesser de le voir ; elle estime Ladislas, et craint de le rencontrer. Il lui faudroit une amie sûre et sévère, qui lui dît, qu'une fois en butte à la calomnie, il n'y a plus que le temps et la solitude pour vous défendre ou vous consoler. Mais Ernestine est encore loin de sentir qu'elle a besoin de se faire oublier. Elle cherche quelle action, quelle démarche lui rendroit l'estime du monde. Elle vou-

droit étonner par quelque sacrifice extraordinaire, courir quelque grand danger qui pût inspirer de l'intérêt.

Comme elle envioit à l'heureuse Mathilde sa parfaite insouciance sur tout ce qui n'étoit pas Edmond et sa famille, cet air de croire que tout s'arrangeroit, et sa persuasion qu'il n'y avoit personne de méchant!

Madame de Sanzei n'apprenoit rien qui ne la désolât. Une de ses prétendues amies, bien fausse, bien perfide, venoit à chaque instant lui déchirer le cœur. Sous le prétexte de l'avoir défendue, de ne pas craindre de se compromettre pour la servir, elle lui rapportoit scrupuleusement tout ce qui devoit l'affliger.

" Ma chère," lui disoit-elle, " beau-

“ coup de gens vous plaignent, et savent “ qu'éclairée enfin sur monsieur de “ Trèmes, vous avez pour Ladislas une “ passion malheureuse.”—“ Oui, oui,” répartit Ernestine indignée, “ l'echo ré-“ pète long-temps le mot prononcé par “ une seule voix ;” car elle ne doutoit pas qu'elle ne concourût à répandre ces bruits offensans. Cette idée de *passion malheureuse* la révoltoit. Aussi pria-t-elle cette excellente amie de ne plus parler d'elle, et de la laisser à ses réflexions.

Madame de Sanzei résolut de regagner l'estime des gens sévères. Pour y parvenir, il auroit fallu avouer sa folie, reconnoître ses torts ; elle le sentoit, mais ne pouvoit s'y déterminer. Elle se flatta qu'il suffiroit peut-être de reprendre un

maintien sérieux, et qu'en évitant également monsieur de Trèmes et Ladislas, ces propos ridicules tomberoient d'eux-mêmes.

N'ayant point d'expérience, ne consultant jamais les femmes âgées, elle ne mit ni gradation ni mesure dans son retour à la raison. La fatuité de monsieur de Trèmes profita de ce nouveau changement.—" La voilà revenue, di-
" soit-il, à ses hautes prétentions.....elle
" est plus punie que je ne l'aurois voulu." Il rioit et faisoit rire, en s'écriant : " comme elle va s'ennuyer !" puis reprenoit un air fort sérieux pour assurer que cet ancien système ne dureroit pas.

Ernestine se faisoit rapporter le moindre propos que l'on tenoit sur son compte, et sembloit à la recherche de tout ce qui

pouvoit l'affliger. Cependant une circonstance imprévue lui rendit pour un moment un peu de tranquillité.

Edmond revint. Il apprit à monsieur de Revel, que les puissances coalisées espérant peu de la guerre contre la France, si l'on ne faisoit en même temps une diversion dans l'intérieur, on l'envoyoit pour diriger le soulèvement de la Vendée. Il venoit préparer Mathilde à cette séparation, concerter avec elle les moyens de s'écrire, embrasser son enfant et recommander à monsieur de Revel ces deux objets si chers.

La famille ne voulut voir personne pendant qu'Edmond resta à La Haye; le Comte Opalinsky ne fut pas excepté. —Quel soulagement pour Ernestine! Délivrée de la présence de monsieur de

Trèmes, ne pouvant être accusée de voir Ladislas, sa conduite ne devoit plus être soupçonnée, et son amour-propre se rassuroit. Si elle n'étoit pas heureuse, du moins éprouvoit-elle pour la première fois un repos, un calme que le monde ne donna jamais.

CHAPITRE XV.

Mathilde, ignorant qu'Edmond alloit s'exposer à rentrer en France, jouissoit avec transport du bonheur de le revoir. Cependant elle s'inquiétoit un peu de ses longues conversations avec son père. Plusieurs fois elle avoit cru surprendre leurs yeux fixés sur elle avec une tendre pitié. Aussi elle frémit, lorsqu'un jour Edmond, qui ne parloit jamais de lui, qui ne se vantoit jamais, commença à les entretenir de la confiance qu'il avoit inspirée à ses chefs, de la gloire qu'il at-

tacheroit à une mission dont le triomphe de sa cause devoit être la suite.... " Arrêtez, Edmond," s'écria Mathilde, " ne dites plus un mot, je vous en " supplie....Je le vois..Je le sens...Vous " voulez m'annoncer une nouvelle des- " tination, un second éloignement plus " affreux que le premier."

La famille se rapprocha de Mathilde, et son père eut le courage de lui apprendre le départ d'Edmond ; mais tous lui présentèrent les motifs qui devoient calmer son inquiétude. Elle n'écoutoit rien ; ses larmes, ses cris déchiroient le cœur d'Edmond. Mathilde lui reprochoit de la sacrifier à son ambition....de vouloir avancer le terme de ses jours....Il savoit bien qu'elle ne résisteroit pas à son départ....En d'au-

tres momens, elle se jetoit dans ses bras, vouloit le suivre, partager ses dangers, ne plus le quitter. Désespéré, il la pressoit contre son cœur et levoit au ciel des yeux qui sembloient lui reprocher leur malheur ; mais sa résolution étoit inébranlable.

Eugénie regardoit sa sœur désolée, et trouvoit l'amour bien redoutable. Ernestine ne voyoit que la douleur d'Edmond, et envioit à Mathilde le bonheur d'être si vivement aimée.

Le matin du jour où il devoit partir, il alla trouver Eugénie, et la pria de soigner Mathilde : " Je la rassure," dit-il, " et j'espère qu'aucune crainte fu-
" neste ne rendra notre séparation trop
" cruelle ;....si je venois à succomber,
" Eugénie, ma sœur, ne la quittez ja-
" mais ; veillez à ce que l'éducation

" de mon fils ne soit pas négligée par " une mère que le malheur rendroit " plus foible et plus tendre...."

Il prit sa main, et la conduisit près du berceau de son enfant qui dormoit : —" Ma sœur, promettez-lui, devant " moi, de l'aimer, et de soigner sa " mère."—Eugénie le promit avec un sentiment religieux. Edmond lui donna son portrait pour le remettre un jour à son fils, s'il étoit assez malheureux pour ne plus le revoir.

Dans la boîte qui l'enfermoit étoit écrit :

" *Lorsque tu es entré dans la vie, tu pleurois,* " *et tout ce qui t'environnoit rioit. Agis de manière qu'à ta dernière heure tu puisses sourire,* " *et tout ce qui t'environnera pleurer.* (1)"

---

(1) Paroles d'un Indien.

Edmond laissa Eugénie tremblante pour sa malheureuse sœur.

Bientôt après on vint l'appeler de la part de Mathilde. Quelle fut sa surprise en trouvant près d'elle Edmond, qui se moquoit doucement de ses craintes! On eût dit qu'il n'éprouvoit que le regret attaché à une séparation passagère. Il ne parloit que de gloire et de prochain retour. Pas un sourire qui parût avoir besoin d'effort: rien de contraint. Eugénie admirant tant de vertus, de bonté, de courage, espéroit qu'un Dieu juste et protecteur le défendroit.

Mathilde ne cessoit de prier, de conjurer qu'Edmond lui permît de l'accompagner: il s'y refusoit avec une autorité qu'il n'avoit jamais employée

avec elle.—" Songez," lui disoit-il, " que le berceau d'un enfant doit res- " ter sous la sauve-garde de sa mère ; il " ne peut être abandonné par elle, " quand le père est absent."

N'ayant pas la force de résister à de nouvelles larmes, à de nouvelles prières, Edmond s'échappa sans oser dire adieu à Mathilde.

CHAPITRE XVI.

Ladislas venoit tous les jours à la porte de madame de Revel. Les gens lui avoient appris l'arrivée d'Edmond, son départ, et la douleur de Mathilde. Il la plaignoit d'autant plus qu'il n'avoit aucune des illusions qui consoloient encore les émigrés. Chaque jour il demandoit d'abord des nouvelles de Mathilde. Elle étoit nommée la première, ensuite la famille ; le nom d'Eugénie n'étoit prononcé qu'en tremblant, et le dernier.

Monsieur et madame de Revel, touchés de l'intérêt de Ladislas, demandèrent à Mathilde s'il lui seroit pénible de le voir.—" Non," s'écria-t-elle, " je " ne crains que les gens aveuglés par " l'esprit de parti. Tous me font fré- " mir; tous d'une et d'autre opinion, " voudroient sacrifier Edmond à leur " cause ou à leur ressentiment."

Ladislas fut donc reçu. Touché de voir Mathilde si pâle, si changée, il lui présenta comme vraisemblables toutes les chances qu'Edmond avoit pour réussir : un parti nombreux l'attendoit ; il portoit de grands secours, de plus grandes promesses ; que de motifs pour être chéri et défendu !

Mathilde recevoit avec confiance les consolations que lui offroit Ladislas.

Celles que lui donnoit sa famille pouvoient être l'effet de la pitié; mais, suivant elle, Ladislas ne l'aimoit pas assez pour la flatter par des promesses trompeuses. Etranger à leurs passions, son jugement lui paroissoit plus sûr. En l'écoutant, elle osoit croire à un avenir heureux....Sa mère contente de la voir plus tranquille, pria Ladislas de regarder sa maison comme la sienne. A dîner, à souper, il étoit impatiemment attendu: s'il tardoit à venir, on l'envoyoit chercher: enfin on le regardoit comme de la famille.

Monsieur de Trèmes s'étoit présenté plusieurs fois chez madame de Revel sans avoir été admis. Madame de Sanzei avoit aussi refusé de le recevoir. Il savoit les assiduités de Ladislas; et son

amour-propre blessé lui faisoit faire mille plaisanteries sur elle et sur le beau Palatin. La famille livrée à son inquiétude les ignoroit. Mais elles revinrent à Ladislas ; et il souhatoit ardemment que monsieur de Trèmes mêlât son nom, d'une manière un peu choquante, à ses contes ridicules, afin d'avoir le droit de défendre madame de Sanzei sans la compromettre.

Il brûloit de venger une sœur d'Eugénie: aussi regarda-t-il comme un jour heureux celui où monsieur de Trèmes s'égaya sur le fier Sarmate. Ladislas, enfin satisfait, courut lui en demander raison.—" J'y consens de tout mon cœur, dit monsieur de Trèmes ; " mais " en vérité, se battre pour madame de " Sanzei est une grande folie."—"Je me

“ bats pour ma propre cause, reprit La-
“ dislas, et vous savez très-bien qu'aucun
“ sentiment ne me lie à madame de
“ Sanzei. Cependant je ne souffrirai
“ pas qu'on se serve de mon nom pour
“ lui nuire.”

—“ D'abord établissons que nous
“ nous battrons,” répliqua monsieur
de Trèmes ; “ ensuite je vous dirai que
“ ce n'est pas plus moi qu'un autre qui
“ se moque de madame de Sanzei ; c'est
“ tout le monde.”—“ Soit ; mais com-
“ me je ne puis m'en prendre à tout le
“ monde, vous permettrez que je m'a-
“ dresse à vous, pour vous prier de dé-
“ truire des bruits qui me déplaisent et
“ l'offensent,”—“ Ah! mon cher comte,
“ ce dernier point est difficile ; car je

" craindrois de me tromper. D'ailleurs
" vous saurez que j'ai mis les femmes en
" dehors de ma morale, et qu'une his-
" toire un peu gaie sur leur compte,
" peut n'être pas vraie, mais me paroît
" trés-vraisemblable ; du reste battons-
" nous si cela vous amuse."

Ils allèrent le lendemain dans le parc avec des pistolets et des témoins. Avant de tirer Ladislas s'approcha de monsieur de Trèmes :—" Quelle que soit l'issue
" du combat, lui dit il tout bas, je veux
" vous répéter, monsieur, que je n'ai
" jamais élevé mes yeux jusqu'à madame
" de Sanzei : mais sachez que le Sar-
" mate a pour devise : *n'en servir qu'une,*
" *les défendre toutes.*"

Ils s'éloignèrent; monsieur de Trèmes

tira le premier, sans toucher Ladislas qui le blessa à la jambe. En tombant, monsieur de Trèmes s'écria que le comte Opalinsky avoit une singulière manière de prouver qu'il ne s'intéressoit pas à madame de Sanzei.

La blessure de monsieur de Trèmes étoit légère ; dès le lendemain il put voir du monde. Ce fut une mode d'aller écouter les récits qu'il faisoit sur cette affaire.—“ Ah ! vraiment, mes-
“ dames, disoit-il, l'amour se seroit
“ conduit bien autrement ! C'est pour
“ l'honneur de l'indifférence que nous
“ avons manqué nous entretuer. Nous
“ y allions sérieusement. Tel que vous
“ me voyez, j'ai visé assez juste pour
“ brûler quelques cheveux à ce vaillant
“ Palatin.”

Monsieur de Trèmes, par attention pour madame de Sanzei, lui fit parvenir les belles paroles de Ladislas au moment du combat.

CHAPITRE VII.

Le comte Opalinsky étoit fort content d'avoir donné ce qu'il appeloit une leçon à monsieur de Trèmes. Cependant il alla dîner chez monsieur de Revel, avec une timidité qui approchoit de la crainte : mais il aperçut bientôt qu'aucune personne de la famille n'avoit entendu parler de cette affaire. Depuis long-temps Mathilde témoignoit une véritable affec tion à Ladislas : il résolut de la lui confier, espérant que son opinion deviendroit celle d'Eugénie. Après dîner, il lui de-

manda s'il seroit possible de la voir un instant en particulier.—" Savez-vous " des nouvelles d'Edmond," répondit-elle en joignant les mains ?—" C'est de " moi, lui dit-il, que je voudrois vous " parler."—Elle respira. Quoiqu'elle parût ne redouter que les malheurs qui pourroient atteindre Edmond, ses mouvemens étoient si vrais, ses manières si naturelles, que l'on consentoit volontiers à n'obtenir son attention, qu'après l'avoir tranquillisée sur un sentiment aussi cher.

Mathilde aimoit trop Edmond pour imaginer qu'on pût la soupçonner de coquetterie. Elle prit donc le bras de Ladislas, ne s'embarrassant pas si Ernestine trouveroit à en médire ; et, sous le prétexte d'aller voir le petit Victor, elle l'emmena.

Dès qu'ils furent seuls, Ladislas lui raconta toutes les circonstances d'un duel qu'il brûloit de recommencer. Il lui apprit les propos de monsieur de Trèmes sur madame de Sanzei, le besoin qu'il avoit eu de venger une sœur de Mathilde et d'Eugénie; enfin combien il lui avoit été difficile d'attendre que son nom compromis lui rendît cette querelle personnelle.—Mathilde entroit dans toutes ses raisons avec l'intérêt de la plus tendre amie :—" C'est à mon père," lui dit-elle, " qu'il faut vous confier."—" Mais il " gardera mon secret ; et si ce duel re- " vient à madame de Revel et à Eugénie " sous un aspect défavorable ?"—" Je " me charge de l'apprendre à ma mère : " quant à ma sœur, puisse-t-elle tou- " jours l'ignorer !"—" Me défendroit-

" elle de prendre la cause de votre fa-
" mille?"—" Elle se reprocheroit d'y
" être sensible, dans une circonstance
" qu'elle s'efforcera de blâmer."

Pour la première fois Ladislas commençoit à ouvrir son ame à Mathilde. Avec quelle tendresse, quelle passion il lui parla de l'attachement qu'il éprouvoit pour tous les siens! Monsieur de Revel, il le considéroit comme un père..... Madame de Revel étoit la plus tendre mère... Mathilde, une amie, une sœur...,Près d'eux, son ame tranquille revenoit sur les jours passés, avec une douceur inexprimable; l'avenir lui paroissoit un enchantement.—" Je vois," dit Mathilde, avec son air malin, que vous avez par-
" tagé la famille en deux parts. D'un
" côté, mon père, ma mère et moi;

" de l'autre, madame de Couci, Ernes-
" tine et Eugénie ; car vous ne par-
" lez pas d'elle."—"Ah !" s'écria Ladislas, "ne la nommez pas avec Ernes-
" tine,.....bonne Mathilde, plaignez-
" moi....devinez-moi.....mais ne me dé-
" fendez pas d'espérer. Dans vos
" mœurs, ne peut-on la relever de ses
" vœux ?"—Mathilde, vive et sincère, avoit pour Ladislas une véritable amitié. Dans ce moment elle répondit peut-être avec trop de franchise. " Je
" vous avoue," lui dit-elle, " que sou-
" vent mon cœur vous a désiré pour
" frère. Mais ce désir étoit plutôt un
" tendre regret qu'une espérance ; car
" si ma sœur pouvoit me soupçon-
" ner une pareille idée, elle nous fui-
roit tous."—" Pourtant," reprit tris-

tement Ladislas, « si elle est loin
« d'aimer, du moins ne paroît-elle
« pas me haïr."—« Si elle vous haïs-
« soit," dit Mathilde, « elle ne fuiroit
« pas."

Ladislas se désespéroit, et sa douleur affligeoit sincèrement Mathilde. Aussi, accoutumée à se flatter que le temps arrangeoit toutes choses, elle lui dit : « Attendons sans laisser pénétrer
« vos sentimens. Le bonhenr d'Eu-
« génie m'est nécessaire ; et ce cloître,
« ces voiles me font trembler. Si le
« calme se rétablit en France, on de-
« viendra plus indulgent : on plaindra
« ma sœur ; et peut être trouvera-t-on
« que l'église a le droit de rompre des
« vœux, prononcés au sortir de l'en-
« fance." — « Bonne, excellente Ma-

" thilde," s'écrioit-il, " que je vous " aime !"—" Ah ! j'ai peu de mérite," répondit-elle, " toujours heureuse, com- " ment ne serois je pas bonne ?"

Ladislas ne pouvoit assez lui exprimer la joie de son cœur. — " Peut- " être sommes-nous coupables," lui " dit-elle ; " mais chez ma mère, au " milieu du monde, j'ai souvent en- " tendu ceux qui nous blâmeroient le " plus aujourd'hui, s'élever contre les " vœux éternels, et plaindre celles qui " en avoient prononcé. Je ne vou- " drois pas que ma sœur abjurât les " siens, sans une permission de l'é- " glise : mais suivant les anciennes lois " l'autorité ecclésiastique peut lui ren- " dre la liberté d'être heureuse." — " *Heureuse ! heureuse !*" répétoit

Ladislas avec transport, " redites en-
" core qu'elle seroit heureuse."—Ma-
thilde, avertie de son imprudence par
le ravissement de Ladislas, n'avoit pour-
tant pas le courage de revenir sur
cette expression trop vive. Elle ajouta
seulement : " Je ne saurois regarder
" comme un crime ce qui eût été per-
" mis autrefois. Cependant, puisqu'il
" est certain qu'Eugénie ne penseroit
" pas comme nous, cachez-lui bien les
" sentimens de votre cœur ; qu'elle
" ignore surtout le secret du sien."—
" *Le secret du sien,*" disoit-il enchan-
té !—"Attendons," reprit Mathilde.—
" Espérons," s'écria Ladislas—" At-
" tendons," répéta Mathilde triste-
ment.—Ils se séparèrent, en éprouvant
la plus douce, la plus tendre affection
fraternelle.

Ladislas suivit le conseil de Mathilde. Dès le soir il parla à monsieur de Revel, appuyant sur le mérite d'avoir attendu l'instant où, compromis personnellement, il paroissoit avoir vengé sa propre injure.—Monsieur de Revel, sans blâmer ouvertement madame de Sanzei, ne put s'empêcher de laisser voir que sa liaison avec monsieur de Trèmes lui avoit toujours déplu : "Qu'il est douloureux," ajouta-t-il, "de conserver les inquiétudes d'un "père, après en avoir abandonné l'au-"torité !.....Quant à vous, Ladislas, "allez voir monsieur de Trèmes tant "qu'il gardera sa chambre, et venez "ici comme de coutume. On finira "par rendre justice à madame de San-"zei, ou par l'oublier ; car à present

" l'importance et la rapidité des évé-
" nemens politiques laissent au moins
" la satisfaction de ne pas occuper le
" public long-temps."

CHAPITRE XVIII.

Ladislas étoit transporté de joie, en pensant que Mathilde partageoit ses désirs et ses espérances. Un sentiment si vif ne pouvoit se renfermer dans son ame; il animoit sa noble figure.

Cependant Mathilde se reprochoit d'avoir été trop franche avec lui. Elle désiroit bien l'avoir pour frère, mais n'osoit l'espérer. Plus elle y réfléchissoit, moins elle se flattoit d'y parvenir.

Pour qu'Eugénie pût être relevée de se vœux, il faudroit qu'elle se plaignît d'avoir été forcée par sa famille à les prononcer......Eugénie accuser ses parens ! jamais elle n'y consentiroit. D'ailleurs elle avoit pu être entraînée par son attachement pour l'abbesse de P***, par son obéissance à la volonté de son père ; mais jamais on ne l'avoit contrainte....... Quelquefois Mathilde étoit près d'abandonner ce projet : plus souvent la seule pensée qu'Eugénie seroit de nouveau enfermée dans un cloître, la rejetoit dans les intérêts de Ladislas....Elle se disoit que s'il se rendoit cher à sa famille, s'il se faisoit aimer d'Eugénie, peut-être monsieur de Revel consentiroit-il à déclarer qu'il avoit abusé de son

autorité, en l'engageant à se faire religieuse.

Mathilde, tourmentée, indécise, prit pour elle-même le conseil qu'elle avoit donné au comte Opalinsky. Renfermant dans son cœur ses inquiétudes, elle s'en remit au temps. En attendant, elle se livroit à son amitié pour Ladislas, et profitoit de toutes les circonstances qui pouvoient faire sentir à monsieur de Revel combien cette ame élevée, généreuse, promettroit de bonheur à celle qui lui confieroit sa destinée.

Le comte Opalinsky se trouvoit dans une situation dont le charme et le trouble ne sauroient s'exprimer. Eugénie l'aimoit avec un abandon, une sécurité qu'un moment pouvoit détruire. Non-

seulement il étoit forcé de surveiller ses propres sentimens, mais encore d'éviter souvent la trop confiante Eugénie. Quoique Ernestine eût repris son maintien grave elle observoit Ladislas avec attention, occupée à démêler quel penchant l'attiroit chez ses parens. Il étoit bien sûr que, si elle pénétroit son secret, elle saisiroit la plus légère imprudence pour alarmer sa timide sœur. Un seul mot pouvoit avertir Eugénie et l'éloigner sans retour.

Ladislas n'existoit que pour elle, et il osoit à peine lui parler. C'étoit au loin qu'il cherchoit les occasions de satisfaire son cœur, en s'occupant à son insu de ce qui lui étoit agréable.

Dans ce temps affreux, plus d'une mère, dans le besoin, venoit près d'Eu-

génie déposer ses peines et ses inquiétudes. Sa bonté les rassuroit, et leur ôtoit la crainte d'être importunes. Que de fois elle reparut au milieu de sa famile avec des yeux remplis de larmes! Interrogée par son père, sa douce pitié confioit aux siens les chagrins dont elle étoit encore émue.

Ladislas recueilloit toutes ses paroles, comme celles d'un ange envoyé pour consoler la douleur. Aussitôt après l'avoir entendue, il alloit avec mystère porter des secours, évitoit d'être nommé. Il lui suffisoit de remplir les pieux désirs d'Eugenie, et il trouvoit une secrète satisfaction à n'être pas connu d'elle.

Plus heureux qu'il ne pensoit, elle l'avoit deviné. Surprise de voir que tous ceux dont elle avoit plaint la situation,

dès le lendemain revenoient secourus, Eugénie ne doutoit pas que ce ne fût par Ladislas. Pour s'en assurer, plusieurs fois elle parla devant lui de personnes infortunées..... Chaque fois, le jour suivant, elle les revoyoit bénissant la main inconnue que le ciel avoit employée pour les soulager.—" C'est lui," disoit elle; " mais il veut être ignoré; " mon cœur gardera son secret." Et elle adoroit Ladislas, croyant seulement aimer la vertu.

Elle pensoit à lui sans cesse. La vie contemplative, dont elle avoit pris l'habitude dans le cloître, nourrissoit sa passion. Elle ne comptoit plus les heures, que pour savoir si celle où il avoit coutume de venir approchoit.— Avec quelle innocente joie il étoit ac-

cueilli! Ladislas n'osoit jouir de son bonheur. Chaque jour il craignoit davantage qu'Eugénie ne fût éclairée sur ses sentimens. Dans toutes les circonstances; elle témoignoit le même respect pour ses vœux. Aussi, tremblant d'avance pour son amour, il pensoit avec effroi au malheur qui la menaçoit. —Lui peut mourir! mais elle! soumise, résignée, attendroit qu'une longue douleur détruisît ses jours! Alors inquiet, il se croyoit prêt à lui tout sacrifier; et si elle paroissoit moins sensible, il éprouvoit tous les orages de la passion...... Le cœur d'Eugénie venoit-il au devant du sien? Ladislas frémissoit, regardoit sur tous les visages, si on n'avoit pas entendu le mot qui avoit pénétré jusqu'à son

ame, si l'on n'avoit pas aperçu le sourire qui l'avoit fait tressaillir de bonheur et d'amour.

CHAPITRE XIX.

Ladislas n'avoit de repos, de consolation qu'auprès de Mathilde ; il ne la quittoit presque plus. Elle aimoit à monter à cheval ; il l'accompagnoit. Avec quelle tendre surveillance il lui choisissoit un cheval doux, des chemins sûrs ! Madame de Revel et Eugénie les suivoient en calèche. Souvent Mathilde, pour plaire à sa mère, alloit avec elles ; alors Ladislas aimoit les chevaux difficiles. Qu'il étoit beau lorsque luttant de force et d'adresse contre un cheval fougeux, il revenoit triom-

phant après l'avoir dompté ! Que de fois le cœur d'Eugénie palpita de crainte en le voyant franchir de hautes barrières, de larges fossés Il fatiguoit dans ces dangers inutiles un courage qui n'avoit plus d'emploi, depuis qu'il n'avoit plus de patrie.

Un jour que madame de Revel et ses deux filles se premenoient en calèche, Ladislas les suivoit et s'occupoit d'elles uniquement. Son cheval vif, abandonné à lui-même, se cabra, se défendit, et l'emporta dans la plaine. Eugénie jeta un cri que Ladislas entendit. Dès qu'il put ramener son cheval, il vint près de madame de Revel, et lui demanda la permission de monter dans sa voiture et de finir avec elle sa promenade.

Eugénie encore pâle respiroit à peine.

Ladislas disoit à Mathilde tout ce qu'il croyoit pouvoir rassurer sa sœur. Avec quel enchantement il voyoit son visage se colorer, le sourire reparoître sur ses lèvres! O! quelque soit l'avenir, Ladislas connoissoit le bonheur.

Le soir, suivant sa coutume, il étoit assis derrière le fauteuil de Mathilde et causoit avec elle. Eugénie s'approcha; elle prit la main de sa sœur, en disant: — " Demandez-lui donc de ne plus " s'exposer. Ce matin, vous l'avez en- " tendu, ma mère a tremblé pour lui." —" Jamais il ne m'est arrivé aucun ac- " cident, répondit-il; et j'aime les che- " vaux fiers, courageux, qui se rappel- " lent encore leur liberté."—" Ce ma- " tin, reprit Eugénie, je vous désirois

" une mère ou une amie que vous puis-
" siez craindre d'effrayer."

Eugénie avoit promis d'être son amie; se le rappeloit elle ? ou seulement désiroit elle à Ladislas un sentiment qui pût l'engager à plus de prudence ? Avec quelle soumission il répondit : " L'in-
" quiétude d'une amie me rendroit
" timide."

CHAPITRE XX.

On avoit reçu des nouvelles d'Edmond; elles étoient satisfaisantes. Monsieur de Revel crut devoir r'ouvrir sa maison. Il ne manqua point d'inviter monsieur de Trèmes, pour détruire les bruits qui avoient couru sur madame de Sanzei. Monsieur de Revel donna un grand souper ; elle y fut polie, attentive, mais sérieuse. Monsieur de Trèmes voulut se plaindre de n'avoir pas été mis sur sa liste. Elle lui répondit très-haut qu'elle

n'avoit vu que les personnes que ses parens admettoient dans leur intimité. Il fut obligé de se contenter de cette réponse, et forcé d'avouer que le maintien froid et réservé d'Ernestine ne permettoit pas à la méchanceté de s'exercer. Le souper fut grave et silencieux ; l'on se sépara sans désirer de se revoir, mais du moins sans regretter de s'être vu.

Monsieur de Revel s'étoit trop bien trouvé du temps où il avoit vécu en famille, pour recommencer à avoir une maison ouverte : il se borna à recevoir du monde un seul jour de la semaine.

Madame de Sanzei, n'ayant réussi ni à Bruxelles ni à La Haye, s'ennuyoit encore plus hors de France que dans la terre de son père. Elle n'aimoit pas Ladislas ; mais elle s'offensoit de l'em-

pressement qu'il témoignoit pour Mathilde. "Ah! si je m'étois permis la "moitié de ses imprudences," disoit-elle à sa grand'mère, "c'eût été un cri "général; tandis qu'idolâtrée de ses "parens, elle marche la tête haute, et "sans être soupçonnée."

Madame de Couci, surprise de n'avoir pas fait cette observation, se promit d'en parler à monsieur de Revel, la première fois qu'elle le trouveroit seul. En attendant, elle examinoit soigneusement Mathilde et Ladislas. Ils étoient toujours près l'un de l'autre; ils avoient toujours quelque chose à se dire. Mais il régnoit tant d'innocence et de simplicité dans leur mutuelle affection, qu'elle-même ne pouvoit les accuser, que lorsqu'ils étoient absens ou

séparés. Leur présence détruisait le soupçon.

Quand il n'y avoit personne, on se réunissoit autour d'une table ronde, et monsieur de Revel se plaisoit à lire haut pendant que sa famille travailloit. Ladislas toujours admis s'amusoit à dessiner. Après leur lecture, on causoit, on prenoit du thé. Ernestine quelquefois jouoit du piano ; mais son jeu sec et travaillé brilloit par les difficultés ; elle fatiguoit l'attention, et l'on ne pouvoit l'écouter long-temps. Un jour monsieur de Revel se rappela qu'Eugénie avoit cultivé des talens agréables : il lui demanda de jouer du piano ; elle obéit. Ladislas étoit ravi de l'expression qu'elle donnoit à la musique : son ame recevoit toutes les impressions

qu'Eugénie éprouvoit. Que ces soirées avoient de charmes pour Ladislas! Il se plaisoit à les prolonger; et en s'en allant, il trouvoit une douce satisfaction à laisser ses dessins, ses cartons, sur la table où la famille laissoit son ouvrage.

Il avoit dessiné les portraits de madame de Revel et de Mathilde. En faisant celui d'Eugénie, il ne put se résoudre à représenter la croix qu'elle portoit toujours sur sa poitrine, cette croix, image de ses vœux.

Toute la famille s'étant levée pour juger de la rassemblance et donner son avis, on ne sut qu'approuver.—Eugénie rappela cette croix qu'elle s'imaginoit avoir été oubliée par hasard. Ladislas cherchoit à la distraire; elle insista.—" Ce portrait est pour moi,"

dit Mathilde à sa sœur; " et je l'ai " voulu comme tu étois aux jours heu- " reux de notre première jeunesse."— Eugénie n'eut pas la force de lui répondre ; mais prenant les crayons et le dessin, elle rétablit elle-même ce signe d'un éternel engagement.—Ladislas en frémit, et voyant tout ce qu'il devoit craindre, il ne put jeter un regard sur ce portrait qu'il avoit tracé avec tant de plaisir. Mathilde aussi ne le désiroit plus. Il passa de main en main, et parvint à monsieur de Revel : après l'avoir regardé tristement, il soupira et dit qu'il le conserveroit toujours.

Monsieur de Revel vivoit dans une retraite qui rappeloit trop à madame de Sanzei la solitude de la terre que son père habitoit avant d'émigrer. Elle

étoit de nouveau blessée par la même indifférence pour elle, la même prédilection pour Mathilde : elle en souffroit et l'injustice de la société venoit encore la révolter. Le peu d'attention de Ladislas ajoutoit aussi à son tourment ; non qu'elle l'aimât, mais parce qu'un instant elle avoit désiré de lui plaire.

Ernestine ne concevoit pas comment elle avoit pu quitter le France ; et malgré la terreur, elle souhaitoit d'y retourner. Son ame ardente et vide d'intérêt, ne craignoit point de s'exposer à des périls dont au-dehors l'on ne se faisoit qu'une foible idée. Dans l'agitation de son esprit, elle ne pensoit qu'à la gloire d'aller réclamer les biens de ses parens.—Quel honneur pour elle, et quels reproches pour eux, si un jour ils

lui devoient leur fortune !—Lorsqu'elle entendoit son père s'inquiéter sur l'avenir ; lorsqu'elle le voyoit jeter des regards attendris sur Eugénie et sur Mathilde, elle disoit intérieurement : celles-là pleureront avec lui, et moi je me devouerai pour le sauver d'une humiliante pauvreté. Cet espoir occupoit si fortement sa tête, que la nuit, le jour, dans ces rêves, elle ne voyoit que la France.

CHAPITRE XXI.

L'INFORTUNE qui accabloit les émigrés, sembloit jusqu'ici avoir oublié monsieur de Revel ; mais il étoit destiné à connoître aussi l'extrême détresse. Une banqueroute lui enleva tout ce qu'il possédoit. A peine lui restoit-il de quoi exister quelques mois. Il voyoit le besoin menacer sa famille, sans avoir le courage de lui apprendre sa situation. Cependant il falloit quitter La Haye dont le séjour devenoit trop dispendieux : il l'annonça à ses enfans, re-

mettant à leur en dire le motif quand il seroit arrivé à l'humble retraite qu'il alloit chercher.

L'espérance de quitter La Haye suspendit les projets d'Ernestine. Elle proposa à son père d'aller en Angleterre. Un pays nouveau, une société inconnue, lui promettoient une nouvelle existence. Son amourpropre se ranimoit ; elle se flattoit de retrouver à Londres la considération dont elle avoit joui à Paris.

Monsieur de Revel déclara qu'il n'iroit jamais. " Je veux vivre seul, lui " dit-il ; éviter les grandes villes, m'é" loigner des lieux où les émigrés se " rassembleront en grand nombre ; et, " pour tout dire enfin, je veux fuir le " malheur que je ne puis secourir, et

" la pitié dont je ne veux rien recevoir." Ernestine n'insista plus, ne dit pas un mot; mais dès cet instant sa résolution fut prise.

Chaque jour les papiers publics annonçoient la mort de gens qu'elle avoit connus. Cependant pleine de confiance dans son esprit, dans son courage, elle croyoit qu'ils avoient peut-être commis quelqu'imprudence, et qu'elle auroit su échapper à de pareils dangers......Ne pouvant plus résister à cette soif d'agitation, à ce besoin de chercher des malheurs qui la rendissent l'objet d'un intérêt général, elle prétexta un voyage de quelques jours à la campagne; et lorsqu'elle fut sur la frontière, elle écrivit à son père :

" Quand vous recevrez cette lettre,
" je serai loin de vous. Je vous re-
" commande ma grand'mère ; car dans
" ce moment d'un éternel adieu, je
" pense moins à ma jeunesse sacrifiée,
" qu'à mon enfance dont elle a pris
" soin.

" Qu'elle en soit récompensée, en
" apprenant, qu'attendrie sur son grand
" âge qui ne me permet guère l'espé-
" rance de la revoir, j'ai pensé m'ar-
" rêter. Dites-lui qu'elle est aimée par
" celle à qui elle n'a jamais rien donné
" à aimer.

" Mon père, si vous retrouvez vo-
" tre fortune, c'est à moi que vous la
" devrez. Si cette fortune vous per-
" met de rendre vos deux filles heu-
" reuses, c'est moi, que vous n'avez

“ jamais nommée votre enfant, c'est “ moi qui vous en procurerai les “ moyens.

“ Je retourne en France. Peut-être “ y serai-je utile à Edmond : mais, “ rassurez-vous, j'éviterai ses regards, “ pour que son cœur surpris ne me de- “ mande pas Mathilde.

“ Adieu, vous tous qui ne m'avez “ ni connue ni aimée. Pour la pre- “ mière fois depuis long-temps, mon “ esprit est tranquille, mon ame est “ satisfaite. Ces grandes calamités “ n'ont rien qui m'effraie. Je vais con- “ quérir votre estime ; j'obtiendrai en- “ fin celle d'un monde qui m'a con- “ damnée sur des légèretés comme pour “ des fautes. Mon père, je jouis d'a- “ vance de votre bonheur : je jouis

" même de vos craintes ; elles vous
" apprendront que j'aurois pu vous
" être chère.

" Ernestine"

CHAPITRE XXII.

La situation de monsieur de Revel étoit affreuse. Chargé d'annoncer à madame de Couci le départ d'Ernestine ; forcé de lui lire une lettre où quelques sentimens affectueux ne faisoient qu'ajouter aux reproches dont elle étoit remplie, il connoissoit de plus le sort cruel de sa famille ; il se voyoit obligé de pourvoir aux besoins de tous, et savoit seul qu'il ne lui restoit rien.

Le malheur enseigne promptement à traiter les peines de l'ame. Monsieur

de Revel se persuada qu'en apprenant en même temps à madame de Couci la perte de sa fortune et le départ de sa fille, il affoibliroit cette dernière douleur qui devoit être la plus vive, et que peut-être même elle se féliciteroit de la savoir échappée à leur situation. Il ne se trompoit pas quant à Ernestine : madame de Couci crut aisément qu'elle parviendroit à retrouver en France une partie de leurs biens. Mais c'étoit sur elle-même qu'elle pleùroit. A son âge, dénuée de moyens, privée de consolations par le départ de sa petite-fille, elle pleuroit, et disoit à son gendre qu'elle le béniroit, le jour où il viendroit lui annoncer une fin prochaine.

Dès que madame de Couci fut instruite du départ de sa petite-fille, madame

de Revel, Eugénie, Mathilde, se rendirent près d'elle, et lui promirent les plus tendres soins. Elles les remercia, en leur disant qu'elle leur souhaitoit de n'avoir pas long-temps à remplir ce pieux devoir.

Monsieur de Revel ne voulut point parler à sa femme d'un malheur que son caractère foible n'auroit pu supporter. Il se garda aussi d'en instruire Mathilde : elle avoit assez des chagrins que lui donnoient les dangers d'Edmond.. Il leur cacha donc les peines qui le dévoroient: ce fut à Eugénie qu'il confia les angoisses de son cœur paternel.

Elle lui montra une résignation et un dévouement qui ranimèrent son courage. “ Je travaillerai,” lui dit-elle. “ Depuis “ long-temps je vois des femmes dont l'é-

" ducation a été moins soignée que la
" mienne, et qui sont parvenues à soute-
" nir leurs parens. Tant que la providence
" me laissera la force et la santé, c'est
" tout ce qu'il me faut pour servir ma
" mère et soigner ma sœur."

Monsieur de Revel, surpris et touché, se rappela comme il avoit abandonné son enfance; et s'accusant lui-même, il lui dit qu'elle eût mérité un meilleur sort. Eugénie, sans avoir l'air de le comprendre, ne parut occupée que des moyens de cacher à sa mère l'horreur de leur situation.

Pour éviter les frais d'un voyage trop coûteux, avec une famille si nombreuse, monsieur de Revel résolut d'aller par mer. Il se proposoit d'arriver à Cuxhaven pour choisir de là une retraite dans un village du Holstein.

Madame de Couci, devenue douce par le malheur, craintive par l'abandon, approuvoit tout ce que vouloit son gendre. Madame de Revel, qui n'avoit jamais eu de volonté, ne se permit même pas une objection, et Mathilde, ne se faisant aucune idée de la fatigue d'un voyage sur mer, consentit à prendre cette voie, avec l'insouciance qu'elle auroit eue pour une autre route. Ladislas ne savoit à quoi attribuer ce départ inattendu, et vint pour en demander le motif à Mathilde: il rencontra Eugénie.—" Quel " malheur est-il survenu," lui dit-il, " qui ait pu faire prendre si promptement à monsieur de Revel le parti de " s'éloigner? Une fois vous m'avez demandé ma confiance; me refuserez-" vous la vôtre?"—Jamais la mienne."

" répondit elle ; " mais le secret de mon
" père n'est pas à moi."

Monsieur de Revel parut, et Eugénie alla rejoindre sa mère. Ladislas prit les mains de monsieur de Revel avec la plus ardente affection : il lui dit : " Vos
" bontés, celles de madame de Revel
" m'ont fait trouver près de vous une
" famille, lorque je me croyois aban-
" donné, des consolations, du bonheur
" même au milieu de mes peines ; per-
" mettez-moi de vous accompagner."—
" Non," répondit monsieur de Revel ;
" la méchanceté trouveroit trop à s'exer-
" cer si vous veniez avec nous. Cepen-
" dant je ne puis vous quitter, sans vous
" apprendre ce que nous allons devenir.
" Mon intention est de chercher une
" retraite dans le Holstein, J'y veux

" vivre inconnu ; ainsi ne le dites à per-
" sonne : mais si vous y passez dans vos
" voyages, croyez que je serai très-aise
" de vous revoir."

Ladislas cherchoit depuis long-temps un valet de chambre à qui il pût accorder sa confiance. Monsieur de Revel le savoit : par bonté il dévoila le secret de sa ruine, en lui recommandant un homme qui le servoit depuis vingt ans.— Ladislas, étonné de le voir se détacher de cet ancien serviteur, fit différentes questions, comme pour prendre des renseignemens nécessaires ; et par ses réponses embarrasées, il apprit peu à peu qu'il renvoyoit tous ces domestiques.

Aussitôt éclairé sur sa situation, il lui demanda s'il n'étoit pas son ami ? s'il ne méritoit pas assez d'estime, pour que

monsieur de Revel, jusqu'à l'instant où il retrouveroit ses biens, daignât disposer de fonds qu'il assuroit ne savoir comment employer ? — " La moindre
" partie de ma fortune, disoit Ladislas,
" ou tout ce que je possède ; vous êtes
" le maître : je serai également recon-
" noissant."—" Je n'accepterai jamais
" aucun secours," répondit monsieur de Revel : " et que votre délicatesse ne les
" déguise même pas sous le noble nom
" d'emprunt ; je sais trop que je ne
" pourrois rien rendre."

Ladislas insistoit, le conjuroit vainement. Monsieur de Revel aigri peut-être par l'infortune, lui dit : " Ne me
" pressez plus ; car affligé de vous re-
" fuser, si vous persistiez, je me cache-
" rois de manière que nous ne nous re-

" verrions jamais."—Ladislas ne dit plus un seul mot : il voyoit en frémissant le malheur frapper ceux qu'il aimoit, sans pouvoir même adoucir leur sort. Ses secours étant refusés, sa richesse lui devenoit insupportable ; et il regrettoit de ne point partager leur infortune.

Monsieur de Revel lui apprit que sa femme et Mathilde ignoroient sa situation :—" Mais que vous reste-t-il donc," s'écria Ladislas désespéré ?—" C'est mon " secret," répondit-il avec un sourire déchirant. " Ce que je veux bien vous " avouer, c'est que si, par la suite, je " me trouve sans rien, absolument rien, " c'est à vous, Ladislas que je léguerai " ma famille...... jugez si vous pou- " vez douter de mon estime.... Mais

“ ne poursuivons pas un entretien qui
“ me tue.”

Il sortit, sous le prétexte de donner des ordres. Ladislas accablé regardoit tout ce qui se passoit autour de lui, comme si l'on décidoit du malheur de sa vie, sans qu'il lui fût permis de rien changer à son sort.

Le soir monsieur de Revel eut encore un moment bien pénible en renvoyant ses gens. Ladislas observa pour la première fois qu'ils avoient tous des traits de ressemblance ; c'étoit la même voix, le même accent. L'un deux lui dit qu'ils étoient tous parens et nés chez leur maître ; c'étoit une famille qui se séparoit d'une autre famille. Leurs cris, leurs larmes faisoient de cette maison une scène de douleur et de désolation.

Le départ fut fixé au lendemain. Ladislas vint de grand matin trouver Mathilde; il la nommoit sa sœur, son amie. Avec quelle douce affection elle répétoit des noms si chers ! Il lui confia qu'il les conduiroit jusqu'au Zuyderzée, et ne les quitteroit qu'après les avoir vus dans le vaisseau; qu'ensuite il reviendroit passer deux ou trois jours à La Haye, pour bien constater qu'il ne les avoit pas suivis; mais que la semaine ne se passeroit pas, sans qu'il repartît pour Cuxhaven où monsieur de Revel comptoit débarquer. Cette promesse rassura Mathilde: l'espérance de revoir un si parfait ami, rendoit moins cruel le moment de s'en séparer.

D'ailleurs, à l'instant du départ, il régnoit un trouble, une confusion qui

ne leur permettoit guère de sentir l'étendue de leurs peines. Le salon étoit devenu un passage : les maîtres, les domestiques qui ne vouloient s'en aller qu'après leur départ, tous le traversoient également.

La nourrice, occupée de ses paquets, ne savoit par qui faire tenir le petit Victor : elle vit Ladislas, et le lui jetant presque dans les bras : " Monsieur, lui " dit-elle, gardez-le-moi un instant, je " vous en prie." Il le reçut avec une satisfaction inexprimable. " Dieu m'entend," disoit-il à l'innocente créature : " toujours je surveillerai ton bonheur ; " toujours je t'aimerai d'une tendresse " paternelle." L'enfant sembloit le comprendre : il répondoit aux caresses de Ladislas, en se pressant contre lui ; il

rioit, et ses petites joies rendoient plus frappant l'air consterné de sa famille. Mathilde revint ; elle embrasse son fils, et le laissa dans les bras de Ladislas, aimant à le voir caressé par lui.

Les voitures étoient prêtes ; madame de Couci passa la première, et regardant l'enfant, elle dit tristement : "pau-" vre petit !"

Madame de Revel suivoit, appuyée sur le bras d'Eugénie ; elle assura Ladislas qu'elle ne regrettoit que lui. "Ma-" man," lui dit Mathilde, " avant huit " jours il viendra nous rejoindre."—Madame de Revel en éprouva un contentement vrai et tendre qui se communiqua à tous les siens.—Eugénie avoit envisagé le malheur sans paroître émue ;

et elle ne put retenir ses larmes en apprenant qu'elle reverroit Ladislas. Elle pleuroit, mais sans le savoir. Combien elle se sentoit soulagée et tranquille !

CHAPITRE XIII.

Monsieur de Revel arrêta son passage sur un vaisseau marchand. Le vent étoit favorable ; et le jour même de son arrivé à Amsterdam il s'embarqua avec sa famille.

Ladislas et Mathilde se promirent un attachement inaltérable, et convinrent qu'avant huit jours il partiroit pour Cuxhaven. Il l'aida à descendre dans le vaisseau, embrassa l'enfant, et s'approcha d'Eugénie pour lui dire adieu. Tous deux trop émus se regardoient sans

pouvoir prononcer un parole. Ladislas, voulant cacher son trouble, s'éloigna d'elle et alla prendre congé de la famille: mais il revenoit toujours près d'Eugénie. Enfin il saisit un moment où elle étoit à côté de sa sœur, et pressant leurs deux mains dans les siennes, il leur répétoit: "Amitié pour la vie, "éternelle amitié." Dans cet instant où il redoutoit pour elles le vent, la mer, les orages, il croyoit se rassurer en donnant à ses sentimens l'expression d'une éternelle durée. Lorsqu'il partit, Eugénie le suivit des yeux; et quand il eut disparu, elle redit avec un profond soupir: "Amitié pour la vie."

Le lendemain du départ de monsieur de Revel, il s'éleva un orage affreux sur le Zuyderzée. Le vaisseau, mauvais

voilier, le capitaine peu habile ne laissoient guère d'espoir.

Mathilde serroit son enfant contre son cœur. Elle nommoit Edmond, et ses cris et ses larmes lui disoient un dernier adieu. Eugénie à genoux prioit et pensoit à Ladislas; car elle l'aime, mais d'un affection innocente, et l'amitié lui est permise. En tremblant pour les siens, elle éprouvoit une sorte de douceur à se dire : " Au moins il n'est " pas avec nous."

Cependant la tempête commença à se calmer. Un vent très-fort les portoit sur Cuxhaven où ils arrivèrent le jour suivant, brisés de fatigue et de crainte.

Cuxhaven n'étant qu'un lieu fortifié, destiné à protéger le port, il leur fallut suivre à pied, et malgré la pluie, le che

min qui conduit jusqu'à Ritzebüttel, village habité par des pêcheurs, et dont l'unique hôtellerie n'offre aucune ressource. Ce triste lieu n'étoit propre à donner ni distraction ni repos. Sa situation à l'embouchure de l'Elbe, la monotonie de la rive opposée dont les terres basses ne présentent à l'œil qu'une ligne au niveau des eaux, peu d'habitations, une verdure uniforme, le rocher d'Helgoland isolé au milieu de la mer, l'âpre humidité des vents de l'ouest, tout leur parut s'accorder avec la disposition de leurs ames.

Quel serrement de cœur en entrant dans cette auberge qui offroit l'aspect d'une extrême misère ! Monsieur de Revel demanda une chambre pour madame de Couci que l'on avoit trans-

portée avec peine du vaisseau. On lui donna un mauvais lit. Il n'y avoit qu'une seule servante pour toute la maison ; et encore n'entendoit-elle pas le français.

Monsieur de Revel regardoit tristement sa femme et sa belle-mère, qui se trouvoient si mal dans cette auberge qu'elles auroient voulu pouvoir repartir tout de suite. Lui, savoit qu'en effet il faudroit la quitter bientôt, mais parce qu'elle seroit trop chère pour eux.

On leur apporta des pommes de terre sur une assiette d'étain, et quelques mets grossiers dont personne ne voulut, accoutumés qu'ils étoient à une excellente chère. Ils n'avoient pas le courage de se communiquer leurs pensées. Les deux sœurs eurent une petite

chambre à deux lits fort mauvais, avec des rideaux de serge verte, couverts de poussière.

La nourrice avoit été si malade sur mer, qu'elle ne pouvoit plus allaiter l'enfant. Mathilde se désoloit de voir son fils, pour la première fois, et en même-temps que sa mère, connoître aussi le malheur et le besoin. Elle avoit été très-souffrante pendant le passage ; elle étoit épuisée de fatigue et se soutenoit à peine. Sa sœur la força de se coucher, et emporta l'enfant dans la salle basse où ils avoient soupé. Elle le promenoit, lui parloit, cherchoit à le distraire ; elle chantoit doucement la chanson que la nourrice chantoit pour l'endormir, et parvenoit à lui faire trouver quelques momens de sommeil.

Mais il se réveilloit bientôt en jetant des cris : Eugénie passa la nuit à le soigner, et commença ainsi son pieux dévouement à tous les siens.

Le lendemain, madame de Couci fut si malade, qu'ils se virent forcés à s'établir dans l'auberge, au moins pour quelques jours.

Avec les habitudes d'une grande fortune, il suffit d'un caractère ferme pour se soumettre aux privations ; mais il faut bien du temps pour apprendre l'économie. Monsieur de Revel, sans y penser, avoit donné un fort salaire aux gens qui avoient apporté ses effets du vaisseau. On l'avoit su dans l'auberge; et aussitôt on demanda à cette malheureuse famille beaucoup plus qu'elle n'auroit dû payer. Ne s'étant jamais ar-

rêté dans un si petit endroit, ne se faisant aucune idée du peu qu'il en coûte dans un pays pauvre, ils comparoient toutes choses avec leur ancienne dépense, donnoient beaucoup et demandoient à peine le nécessaire.

Après dîner Eugénie et Mathilde allèrent se promener sur le bord de la mer. Pas un vaisseau ne s'offrit à leurs regards. Ce vide immense leur causa une tristesse mêlée de crainte. Elles détournèrent les yeux, et n'aperçurent derrière elles qu'une longue bruyère, point d'arbres, et pas un village à portée de la vue. Elles se promenoient, portant tour-à-tour le petit Victor qui cherchoit des yeux sa nourrice, et faisoit comprendre par ses larmes qu'il souffroit.

Les maîtres se soumettoient à leur situation avec courage ; mais madame de Revel avoit emmené une femme de chambre, leur unique domestique. Elle se disoit soumise à tout, et demandoit ses aises, une chambre commode, des armoires : personne ne l'entendoit ; et elle maudissoit un pays perdu où l'on ne savoit pas le français.

La nourrice étoit fort malade : Eugénie alloit à toute heure la voir et la faire soigner, car son doux regard, des signes obligeans, un sourire pour remercier, l'avoient déjà fait chérir de l'aubergiste et de sa femme.

Le soir, la famille s'étant uu peu arrangée dans cette maison, et paroissant plus calme, monsieur de Revel crut devoir avouer l'étendue de son malheur.

—Il ne lui restoit guères que cent louis pour tout bien.—Madame de Couci souhaitoit une fin prochaine ; madame de Revel pressoit la main de Mathilde contre son cœur, en pensant à l'heureuse destinée qu'elle avoit cru devoir être son partage.

Eugénie seule ne jetoit plus ses regards sur leur fortune passée. Elle recueilloit le fruit de sa première éducation. La sévérité du cloître lui avoit donné l'amour de l'ordre, et prescrit des sacrifices journaliers, lorsque le besoin ne les commandoit pas. Ainsi les privations, étrangères à la pensée de ses parens, lui étoient connues du moins par les habitudes de sa jeunesse et les méditations religieuses.

Cependant, quoique résignée à son

sort, elle chercha à ranimer leur courage. Les voyant accablés, elle leur parla des espérances dont elle les avoit vus se nourrir, et redit, comme elle l'avoit entendu dire mille fois à sa grand'-mère : " La révolution ne peut pas durer."—Tous les yeux se tournèrent vers elle ; car ils savoient que, sans les combattre, Eugénie s'étoit peu livrée à leurs illusions.—Elle redit comme sa tante le lui disoit dans son enfance : " La providence n'abandonne jamais ceux qui prient." Tous les yeux se portèrent vers le ciel.

Elle ajouta : " Nous sommes bien
" mal, il est vrai ; mais, dans une cam-
" pagne éloignée, nous pourrions trou-
" ver un asile où ma sœur et moi, uni-
" quement occupées à vous servir, à

" vous consoler, nous vivrions satis-
" faits." Le cœur reconnoissant du père et de la mère bénissoit leur pieuse fille. Chacun, avant de se retirer, alla embrasser Eugénie.

Elle garda l'enfant qui, fatigué, et n'ayant pas revu la nourrice de tout le jour, dormit tranquille. Mathilde eut aussi une nuit plus calme. Le sommeil fit oublier à tous leurs peines; et le lendemain, Eugénie, levée la première, fit préparer à ses parens un déjeuner qu'ils trouvèrent à leur réveil.

CHAPITRE XXIV.

Les jours suivans se passèrent comme le précédent. De tristes promenades, et des craintes pour l'avenir dont ils n'étoient distraits que par leur inquiétude sur la santé de madame de Couci, devenue trop malade pour se remettre en voyage. Mathilde seule étoit bien aise que ses parens fussent arrêtés à Rützebüttel; car elle y attendoit Ladislas. "Il plaindra notre malheur," disoit-elle, "et partagera nos privations, plutôt

“ que de faire rougir mon père par
“ l'éclat de sa fortune.”

Elle ne se trompoit pas. En arrivant il laissa ses gens à Cuxhaven, et vint seul jusqu'au village. De quelle douleur il fut saisi, lorsqu'il vit la déplorable habitation de ceux pour qui il auroit sacrifié tous ses biens, qu'il désiroit tant voir heureux!

Il demanda d'abord Mathilde. Elle vint le trouver dans la salle commune, et lui apprit le danger qu'elles avoient couru, et la tristesse qui accabloit ses parens. Avec quelle confiance naïve, elle lui avoua l'espèce de répugnance que son père éprouveroit sûrement à le rendre témoin de leur infortune! “ Il faut
“ l'accoutumer à vous voir,” lui dit-elle,
“ et annoncer d'abord que vous ne res-

" terez qu'un moment : " le lendemain " vous direz un jour, et puis une se-" maine." Elle connoissoit le cœur de Ladislas, et ne doutoit pas qu'il ne fût plus satisfait près d'eux qu'au milieu d'un monde plus gai, mais indifférent.

En effet monsieur de Revel reçut Ladislas avec un embarras qui les faisoit souffrir également. Il ne put s'empêcher de lui dire : " Ce triste séjour ne " vous convient pas." Ladislas s'empressa de répondre, comme le lui avoit dit Mathilde, qu'à son grand regret, il seroit obligé de partir bientôt. Cependant il demanda un jour, pour se préparer à une séparation qui lui coûteroit beaucoup.

Monsieur de Revel souhaitoit son départ, et il fut blessé de lui voir prendre

si facilement la résolution de s'éloigner. " C'est tout simple ; se disoit-il : je de- " vois m'y attendre; le malhenr ne " laisse pas d'amis." Le même orgueil qui lui faisoit redouter la présence de Ladislas, le rendoit injuste ; et il se trouvoit offensé de ce prompt abandon.

O malheur ! malheur qui fait rougir devant les riches, et vous rend leur oubli si amer ! malheur qui aigrit l'ame, et fait de tous les sentimens contraires une peine semblable !

A l'heure du dîner, Ladislas hésita long-temps, ne sachant s'il oseroit s'asseoir avec la famille. Inquiet, il regardoit madame de Revel ; il sollicitoit un mot qui pût l'encourager. De son côté monsieur de Revel attendoit que Ladislas prît de lui-même sa place accoutumée.

Il ne l'invitoit point, n'osant lui proposer un si mauvais repas. Tous deux, incertains, ne savoient comment surmonter la gène qu'ils éprouvoient.

Ladislas, appuyé sur le dos d'une chaise, la balançoit par contenance. " Voyons," se disoit monsieur de Revel, " s'il voudra partager mon humble ordinaire." Il regardoit Ladislas, et le trouvant indécis ; " Oh ! non, continuoit-il à part, " lui, il craindroit de m'humilier....." et cette pensée l'humilioit profondément.

La servante de l'auberge vint mettre le couvert : Ladislas demandoit des yeux à Mathilde ce qu'il devoit faire.—Déjà la nappe de toile jaune étoit étendue, les assiettes d'étain posées ; une larme tomba des yeux de madame de Revel. La-

dislas n'y put tenir, et se précipitant à genoux devant elle, " ne voyez-vous pas " mon embarras ?" lui dit-il ; " ne me " repoussez pas dans vos peines. Oh ! " vous pouvez encore faire un heureux ; " dites-moi de rester avec vous."

Monsieur de Revel s'étoit appuyé contre la fenêtre pour cacher son émotion. Madame de Revel s'approcha de son mari en lui disant : " Il est notre ami." Mathilde, Eugénie embrassoient leur père et répétoient : " il est votre ami." —Ladislas, présenté de nouveau par la famille, sentoit qu'il avoit besoin d'être admis de nouveau. Il attendoit en quelque sorte que le pére lui dît: " Vous " méritez que le malheur ne vous évite pas.".

" Oui, dit-il à monsieur de Revel, je

“ suis votre ami, et jamais la fortune ne
“ vous en donna un si véritable, si dé-
“ voué. Je vous en conjure; dites-
“ moi comme vous disiez autrefois, dî-
“ nez avec nous.”

Monsieur de Revel souffroit; l'orgueil le dominoit encore.” Je ne puis vous
“ faire une si triste invitation,” répondit-il en s'efforçant de sourire; “ mais si
“ vous le voulez....je ne m'oppose point.” Ladislas ne le laissa pas achever; il courut auprès de la table: elle n'étoit pas encore servie; personne ne songeoit encore à s'y asseoir; il s'y établit: rien ne l'auroit déplacé.

Pendant le dîner, lorsque monsieur de Revel lui adressoit quelques mots d'excuse, il prenoit sa main, et la pressoit avec une affection qu'aucune parole

n'auroit pu exprimer. A la fin du repas, monsieur de Revel lui demanda quand il comptoit partir.—" Lorsque vous me " renverrez," répondit-il profondément ému.

Monsieur de Revel se promettoit bien de ne pas abuser de son attachement; mais il se sentoit consolé en pensant qu'il lui restoit un ami.—Au souper Ladislas, ne se regardant plus comme étranger, se plaça avec les autres, sans imaginer qu'il lui fallût une nouvelle invitation; la famille n'y pensoit pas non plus. Au milieu de ce frugal repas, il se leva pour servir Mathilde: monsieur de Revel voulut le prevenir, l'arrêter; Ladislas, avec ce sentiment timide qui semble contraindre en tremblant, Ladislas le força de se rasseoir. Ce fut le

dernier effort de l'orgueil ; après ils s'obligeoient mutuellement,

Heureux de ne devoir à pas un domestique,
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient.

CHAPITRE XXV.

Que Ladislas étoit heureux à Ritzebuttel ? Il sentoit des transports de joie que souvent il se reprochoit, en voyant la détresse de la famille : mais au fond de son cœur étoit l'espoir que le jour viendroit où elle disposeroit de sa fortune. Dans cette sécurité, il s'abandonnoit au bonheur de voir Eugénie à tous les instans. De son côté, jouissant de l'air satisfait de Ladislas, combien elle le trouvoit généreux de se plaire dans un si triste séjour ! Avec quelle

timide satisfaction elle se disoit que le plaisir d'adoucir leurs peines pouvoit seul l'arrêter!—Paroissoit-il plus gai? elle lui supposoit le désir de les distraire.—Eprouvoit-il de ces momens de mélancolie inséparables d'un veritable amour? elle le croyoit affiigé de leurs chagrins;—enfin elle lui savoit gré de tout.

Dans ce village ils n'étoient point gênés par les convenances factices de la société; et le besoin de se plaire, de s'obliger, remplaçoit la froide politesse.

Madame de Couci étoit la seule qui conservât de l'humeur. Regrettant Ernestine, n'en recevant aucune nouvelle, et attribuant son départ à la jalousie que Mathilde lui avoit inspirée, elle trouvoit toujours quelque chose de

désagréable à lui dire. Mathilde rejetoit sur les chagrins de l'âge une injustice qu'elle supportoit, sans trop s'en inquiéter.

Ladislas ne quittoit plus la famille. De longues promenades avec les deux sœurs, des lectures aux heures du travail, des espérances à donner à madame de Revel, des conversations politiques avec son mari, remplissoient sa journée.

En partant de La Haye, il s'étoit procuré tout ce qui peut adoucir une entière solitude ; des livres, des échecs, de la musique : et si une personne de la famille formoit un désir, il se trouvoit toujours que le hasard lui ayant donné les mêmes goûts, il pouvoit offrir ce que l'on paroissoit souhaiter.

Madame de Couci rioit en elle-même

de la bonne foi avec laquelle son gendre et sa fille exaltoient la sensibilité de Ladislas. Elle se rappeloit les soupçons qu'Ernestine avoit élevés dans son esprit ; et ne doutoit point que Mathilde ne fût l'objet d'un sentiment d'autant plus dangereux, qu'il se cachoit sous les formes d'une tendre et innocente amitié. Souvent elle avoit eu fort envie d'avertir madame de Revel que la prudente Mathilde pourroit bien oublier Edmond ; mais arrêtée par cette sorte de pitié craintive, qui empêche d'ajouter aux chagrins d'une personne déjà accablée, elle se contenta de jeter cette inquiétude dans le cœur de monsieur de Revel.

Ce fut comme un trait de lumière. Il se rappeloit que Ladislas timide, res-

pectueux près d'Eugénie, avoit avec Mathilde un air de confiance et d'intimité inexplicable. Un matin, ayant vu ses deux filles sortir avec lui pour la promenade, il les suivit de loin. Quand elles furent sur le bord du fleuve, il les vit s'asseoir, Ladislas près de Mathilde, Eugénie à côté de sa sœur.

Cependant lorsque monsieur de Revel se montra tout à coup, loin d'être embarrassés par sa présence, ils firent tous un cri de joie. Mathilde se rapprocha de Ladislas pour faire placer son père entre elle et sa sœur. Ce premier mouvement n'échappa point à monsieur de Revel ; et son air froid, mécontent, fit bientôt disparoître la sérénité qui avoit régné d'abord entre ces trois personnes.

On ne parloit plus cue par mots interrompus, et se suivan à de longs intervalles, lorsqu'un pêch·ur s'avança avec son bateau. Par un de es hasards que Ladislas savoit toujours péparer, cet homme apportoit des lignes, c la veille Mathilde en avoit désiré. Elle ne s'en souvenoit plus ; mais son père se le rappeloit. Ne pouvant contenir la pénible inquiétude qui l'agitoit, il dit à Ladislas et à Eugénie de l'attendre tandis qu'il se promèneroit un moment avec Maihilde.—Elle jeta sa ligne aussitôt, et suivit son père.

C'étoit la première fois depuis son arrivée à Ritzebuttel que Ladislas se trouvoit seul avec Eugéuie. Une émotion extrême altéroit sa voix, rendoit ses paroles incertaines.—Eugénie, égale-

ment troublée, ne pouvoit exprimer combien ell étoit touchée de le voir rester près de ses parens dans cette solitude.—' Ce pays est affreux," lui dit-elle. du ton le plus doux, et comme on remercie.—"Affreux," reprit-il, " quand " vous vous en plaignez."—Elle sentit tout ce que cette réponse renfermoit d'affection et de dévouement. Un peu confuse, car elle l'étoit toujours quand on lui parloit d'elle, Eugénie ne put lui répondre. Ne sachant que faire de son regard, de son silence, elle chercha des yeux monsieur de Revel et Mathilde.

Ils étoient assis ; on les voyoit sans pouvoir les entendre. Mathilde cachoit sa tête dans son mouchoir. " Elle " pleure," dit Eugénie surprise...." elle " baise la main de mon père....il la

" presse contre son cœur.... Lès jours " d'Edmond seroient-ils menacés?..... " Sont-ce de ces nouvelles peines dont " mon père la console?...." Ladislas suivoit de même tous les mouvemens de Mathilde. Il avoit remarqué l'air contraint de monsieur de Revel, et une voix secrète l'avertissoit qu'il parloit de lui.

En effet, lorsque monsieur de Revel avoit été un peu éloigné, il avoit dit à Mathilde: " Mon enfant, le malheur et " la solitude resserrent tous les liens; " je suis votre ami; mais ai-je bien votre " confiance?"—Elle baisa la main de son père.—" Vous êtes jeune, et, sans " le prévoir, vous pourriez peut-être " vous attacher trop vivement à l'hom- " me le plus aimable que j'aie jamais " connu. Il a bien su gagner mon

“ cœur, rester avec nous, pour ainsi
“ dire, malgré moi. Peut-être obtien-
“ droit-il votre affection, sans même y
“ prétendre ; car je lui rends justice, et
“ le crois incapable de vouloir porter le
“ trouble dans ma famille, en affectant
“ les dehors d'un respectueux intérêt :
“ non, ma fille, il est honnête, géné-
“ reux.”—“ Ah !” s'écria Mathilde,
“ ces inquiétudes viennent de ma grand'-
“ mère. Elles ne sont pas de vous.
“ Vous savez qu'Edmond occupe toutes
“ mes pensées ; que jamais il ne m'a été
“ plus cher, et que je voudrois donner
“ ma vie pour le sauver des dangers
“ auxquels il s'expose.”

La vérité a une expression qui persuade toujours : cependant monsieur de Revel, rassuré pour le moment, s'alar-

moit encore sur l'avenir. " Mon enfant,
" je le répète, vous êtes bien jeune :
" sans douter de vos sentimens, mon
" expérience craint pour votre repos.
" D'ailleurs il existe entre vous une liai-
" son particulière, un secret inexplica-
" ble qui m'étonne. Parlez-moi avec
" sincérité ; Ladislas ne peut être pour
" vous un ami plus sûr que votre père."

Mathilde cherchoit dans les yeux de monsieur de Revel si le moment étoit venu de lui confier ses projets ; ou si, en les avouant trop tôt, elle ne risqueroit pas d'en rendre le succès douteux. Elle l'assuroit que la plus innocente amitié l'attachoit à Ladislas. " Mais convenez-" vous qu'il existe un secret entre vous ?" —" Oui, mon père."—" Ma fille," reprit sévèrement monsieur de Revel,

" pourriez-vous l'avouer à Edmond?" —" Il le sait, mon père,"—" J'espère, " ma fille, que vous ne vous êtes point " laissée aveugler par l'espoir d'adoucir " les privations de votre mère; que vous " ne contracterez jamais aucune obliga- " tion.... "—" Jamais, mon père," répartit Mathilde d'un air offensé.—"Puis- " qu'Edmond est instruit; puisque ja- " mais vous n'oublierez ce que chacun " de nous doit aux siens, je ne me crois " plus obligée d'exiger votre confiance. " Mais serai-je condamné à vous savoir, " avec un étranger, un secret que vous " refusez à votre père?"—Elle garda le silence.

Monsieur de Revel étoit profondément affligé du peu de pouvoir qu'il avoit sur sa fille. Mathilde n'osoit hasarder un

aveu qui décideroit sans retour du sort de sa sœur. Elle détournoit les yeux pour ne pas voir l'air mécontent de son pére; elle pleuroit; et c'étoient ces larmes qu'Eugénie lui voyoit essuyer.

Tout à coup Mathilde se mit à genoux: "Eugénie nous voit," lui dit-elle, "et doit être inquiète. Sa présence "me gêne; et mon secret demande "plus de temps pour être confié. Ac-"cordez-moi quelques jours: mais soyez "sûr que l'ame la plus noble anime La-"dislas; qu'il mérite votre estime, et "que je suis digne d'être son amie."

L'exaltation qui régnoit sur le visage et dans les paroles de Mathilde augmentoit l'anxiété de monsieur de Revel. "Quoi," se disoit-il, "elle croit se louer

" assez en m'assurant qu'elle est digne
" d'être son amie!"

Eugénie, effrayée de voir sa sœur à genoux devant son père, ne put dissimuler davantage l'inquiétude qui la tourmentoit depuis long-temps. Elle avoit remarqué la première l'intimité de Mathilde et de Ladislas. Elle en souffroit, se demandant si elle ne pouvoit pas leur être également chère : mais douce dans sa plainte, humble dans son cœur, sa peine secrète la portoit seulement à plus de réserve. Que de fois, en les voyant se promener ensemble, elle s'étoit éloignée pour ne pas gêner leur confiance !

A l'instant où elle vit Mathilde à genoux, elle dit à Ladislas : " Si vous savez ce qui peut l'affliger, apprenez-le-

" moi, je vous en conjure." Puis elle ajouta tristement ; " Vous possédez sa " confiance comme je l'avois autrefois." —Ladislas surpris, et ne songeant qu'à son amour, répondit: Elle a peur de vous " déplaire."—"Avant de vous connoître,' reprit doloureusement Eugénie, "elle me " disoit toutes ses pensées."—Ladislas troublé, sentoit que, pour défendre Mathilde, il suffiroit d'avouer ses sentimens; mais il savoit trop qu'un seul mot pourroit alarmer l'ame timide d'Eugénie. La veille encore, elle avoit parlé avec regret de cette tranquillité d'esprit, de cette paix de l'ame qu'elle avoit goûtée dans le cloître.

Eugénie voyant Ladislas rougir sans lui répondre, craignit de l'avoir offensé, et lui dit avec une douceur inexprimable:

“ Je m’afflige sans me plaindre.” Monsieur de Revel revenoit près deux : elle jeta sur Ladislas un pénible regard, en pensant qu’un jour il lui avoit demandé d’être son amie : l’avoit-il oublié !....

CHAPITRE XXVI.

La journée se passa dans une contrainte qu'ils n'avoient jamais éprouvée depuis leur arrivée à Ritzebüttel. Monsieur de Revel étoit silencieux et sévère. Madame de Couci près de laquelle on se réunissoit, avoit un air de satisfaction aigre, de ces airs qui disent : " j'avois " raison." Mathilde préoccupée, évitoit à la fois, et son père à qui elle ne vouloit rien avouer, et Ladislas à qui elle n'osoit rien dire, dans la crainte qu'en le voyant lui parier, monsieur de

Revel ne s'inquiétât encore de leur intimité.

Ladislas ne pouvant tenir au froid silence qui régnoit dans cette petite chambre, alla se promener jusqu'à l'heure du souper. Engénie ne se croyoit inquiète, et même un peu jalouse, que de l'amitié de Mathilde. Cependant comme elle étoit alarmée de le voir absent si tard ! Que de fois elle demanda l'heure ! et que plus souvent elle y pensa sans oser la demander !

Le souper fut encore plus triste que le dîner. Dans le monde, il est facile de supporter ces petits orages domestiques. La société n'offre que des plaisirs ou des contrariétés ; mais en famille, dans la solitude, tout est bonheur ou peine.

Il étoit impossible que Mathilde échappât à la vigilance d'un père ou à l'impatience d'un amant. Le lendemain, dès qu'elle fut levée, monsieur de Revel la fit appeler. Il s'aperçut qu'elle trembloit en s'approchant de lui : pour la rassurer, il s'efforçoit de sourire. " Ma fille, lui dit-il, j'ai ré-
" solu de vous demander chaque matin,
" si le jour est venu où vous m'accor-
" derez votre confiance ?" — " Mon
" père, répondit-elle, plus j'y réfléchis
" et plus ce que j'ai à vous dire me
" paroît terrible. Je crains de vous
" déplaire, peut-être de vous offenser ;
" cependant je serois désolée, si vous
" m'arrachiez une espérance qui m'a-
" doucit toutes nos peines."

Monsieur de Revel affectoit une

tranquillité qui étoit bien loin de son ame ; chaque mot de Mathilde augmentoit ses inquiétudes. Il la fit asseoir près de lui, et l'encourageoit par les plus tendres promesses d'indulgence et d'affection.

Tout ce qui avoit paru simple à Mathilde lui sembloit dans ce moment le comble de la démence. Engager son père à s'accuser de cruauté envers sa fille ! Comment s'en flatter ?—" Mon " enfant, ma fille chérie, si j'avois une " peine, vous seriez ma seule amie," lui disoit son père.—" Est-il possible " que vous ne deviniez pas mon secret," répondoit Mathilde ? — Monsieur de Revel se perdoit dans les pensées les plus contraires, les plus affligeantes. Enfin il s'écria : " c'est trop déchirer

" mon ame ; parlez-moi à l'instant, ou " ne me parlez jamais."—" Eh bien," reprit Mathilde en cachant son visage dans ses mains, " ce n'est pas moi que " Ladislas aime." — " Dieu !" s'écria monsieur de Revel, " seroit-ce Eugé- " nie ? ma trop malheureuse Eugénie ? " Hé ! ne l'ai-je pas condamnée à ne " rien aimer ?....."

Mathilde, saisissant ce moment de remords échappé à son père, lui dit : " De grâce, daignez m'entendre. La- " dislas l'adore : ses desirs, ses espé- " rances sont d'arriver à votre cœur ; " de mériter, qu'un jour, vous déci- " diez Eugénie à se faire relever de " ses vœux"—"Que diroit le monde ?" —"Il nous blâmera peut-être ; mais " qu'importe ? Ne voyez-vous pas que

" dans le malheur il nous oublie ?"—
" Croyez-vous votre sœur capable de
" consentir ?....."—Non, du moins
" quant à présent ; mais elle estime
" Ladislas : j'espère dans son penchant
" pour lui, et surtout dans son obéis-
" sance pour vous."—Lui a-t-il parlé
" de son amour ?"—" Jamais ; elle le
" fuiroit si elle le soupçonnoit."—"Im-
" prudente Mathilde ! comment êtes-
" vous entrée dans une si dangereuse
" confidence ?" — "La première fois,
" par hasard, tous les jours depuis,
" par le désir de voir ma sœur heureu-
" se."—" Comment pourrois-je me dé-
" terminer !........"—Ah ! mon père,"
lui dit-elle s'empressant de l'interrom-
pre, " si vous étiez au moment de dé-
" cider, il vous seroit bien difficile de

“ prononcer une seconde fois le mal-
“ heur d'Eugénie.”—Cruelle Mathilde!
“ s'écria monsieur de Revel, pourquoi
“ dire une seconde fois? pourquoi me
“ rappeler que je l'ai sacrifiée une pre-
“ mière?”—“ C'est parce qu'elle m'a
“ été sacrifiée qu'il me faut son bon-
“ heur; sans quoi ma vie ne seroit
“ qu'amertume et repentir. Ecoutez-
“ moi, mon père,” dit-elle en joignant
les mains avec une anxiété, une ten-
dresse inexprimable; “ écoutez-moi;
“ beaucoup d'exemples autoriseront
“ Eugénie: plusieurs religieuses ont
“ réclamé contre leurs vœux.”—“ Et
“ vous voulez, Mathilde, que votre
“ sœur fasse retentir les tribunaux de
“ son nom? D'ailleurs, où sont-ils au-
“ jourd hui ces tribunaux? Croyez-

" moi, lorsqu'il n'y a plus de juges, l'o-
" pinion seule commande"—"Nous ne
" dépendons point de la France ; c'est
" à l'autorité ecclésiastique que l'on
" peut s'adresser."—" Direz-vous donc
" que j'ai été un père dénaturé ?........"
—" Jamais, mon père : mais Eugénie
" étoit un enfant ; elle a été entraînée
" par l'exemple de ma tante, qu'on
" avoit aussi fait religieuse d'après des
" calculs de fortune. Ma sœur a pro-
" noncé ses vœux à l'âge où tout autre
" engagement seroit nul."—" Répon-
" dez, ma fille, avec plus de sincérité :
" avez-vous réfléchi qu'il faudroit que
" votre sœur rendît plainte contre
" moi ?"— Elle en est incapable."—
" Avez-vous donc pensé que je m'accu-
" serois moi-même ?" — " Oui, mon

" père ; je l'ai cru, et je l'espère en-
" core."

Monsieur de Revel prit Mathilde dans ses bras ; il la pressoit contre son cœur. " Cette confiance m'est due," lui dit-il profondément touché. " S'il ne falloit " que me déclarer coupable pour assu- " rer le bonheur d'Eugénie, je n'hé- " siterois pas. Mais, ma fille, il m'en " coûteroit trop pour braver l'opinion ; " surtout dans un moment où elle est " notre unique force, notre seul espoir. " Puisque votre sœur ignore l'amour de " Ladislas, laissons-la poursuivre son " innocente vie."—" Mon père, elle " l'aime ; sans le savoir, il est vrai : mais " elle l'aime. Si vous en doutez, exa- " minez vous-même les sentimens de " ma sœur, et ensuite prononcez."

Monsieur de Revel resta long-temps absorbé dans ses pensées ; il paroissoit souffrir. Mathilde appeloit son attention, son regard par de timides caresses, par des expressions tendres. " Mon " père," lui disoit-elle, " je suis l'en- " fant de votre prédilection ; il n'est pas " un instant de ma vie que vous n'ayez " comblé de bonheur : aussi ai-je vu " que ma présence vous consoloit tou- " jours, tandis que le souvenir du sort " de ma sœur ajoutoit souvent à vos " peines. Je connois votre cœur, mon " père ; il ne vous manquera rien si Eu- " génie est heureuse."

" Ma fille," dit monsieur de Revel, je " vais vous parler avec franchise. Si Ladis- " las étoit émigré comme nous et comme " nous infortuné ; si votre sœur l'aimoit,

" je consentirois à laisser parler un monde " toujours prompt à juger avec rigueur. " Mais il ne faut pas s'aveugler: dans " cette circonstance, il auroit une apparence de raison ; car la fortune de " Ladislas est trop considérable, pour " que l'on ne crût pas qu'elle a influé " sur ma détermination."

" Depuis que le malheur nous a " accablés," repartit vivement Mathilde, " nommez-moi donc ceux qui vous ont " témoigné de l'intérêt, qui sont venus " vous offrir des secours ou des consolations ?"—" Je n'aurois jamais accepté " de secours."—" Non ; mais les refuser " eût été une dernière satisfaction. " Au surplus, mon père, je n'ajouterai " qu'un mot. Eugénie aime ; la condamnerez-vous à nourrir un amour

" sans espoir ? Sera-t-elle donc toujours " malheureuse?"—" Je vous en conjure, " ma fille ; ne me répétez plus qu'elle a " toujours été malheureuse ; ne réveillez " pas des souvenirs qui me sont trop " pénibles. Puis qu'Eugénie aime, je " ne me sens pas le courage d'insister " sur ses engagemens. Autrefois j'eusse " éloigné Ladislas ; aujourd'hui je con- " nois le malheur, et suis devenu crain- " tif. Cependant, j'exige que vous ne " disiez pas un mot à votre sœur qui " puisse l'entraîner à rompre ses vœux."

Il se leva, et avec un accent qui se grava profondément dans le cœur de Mathilde, il ajouta : " Promettez-moi " de ne parler à personne de l'entretien " que nous venons d'avoir. Si un jour " Eugénie m'avoue ses sentimens ; si

" elle me demande sa part de bonheur, " je m'accuserai, ma fille, plus sévèrement " que vous ne pouvez le croire. Alors " vous direz à Ladislas qu'à l'instant où " vous m'avez parlé, j'ai fait le serment " irrévocable de me tenir séparé de sa " fortune. Je resterai dans la retraite " que je me serai choisie: je veux y " vivre inconnu, y mourir oublié. Eu- " génie suivra Ladislas, si l'église per- " met leur union. Quant à moi, ils ne " me reverront que lorsque j'aurai re- " couvré ma patrie et mes biens."— Mathilde saisit la main de son père, la pressa contre son cœur avec une exaltation, un dévouement passioné qu'elle n'avoit pas encore ressenti. " Mon père," s'écria-t-elle, " recevez aussi un serment " irrévocable : jamais je ne vous quit-

" terai ; ensemble nous adoucirons nos
" peines, et nous penserons au bonheur
" d'Eugénie."—Tous deux, dans les bras l'un de l'autre, répétoient les noms sacrés d'enfant et de père ; et malgré leur malheur, ce moment eût suffi pour leur faire bénir l'existence.

CHAPITRE XXVII.

En quittant monsieur de Revel, Mathilde entra dans la chambre de sa sœur. Eugénie leva les yeux pour regarder qui arrivoit, et les baissa sans rien dire. Elle ne savoit quelle peine secrète l'oppressoit ; mais, pour la première fois, elle voyoit sa sœur sans la saluer d'un sourire ou d'un mot affectueux. Mathilde s'approcha, et lui dit : " Ma " bien-aimée Eugénie, tu ne m'as ja- " mais été si chère."—" Le comte Opa- " linsky est venu plusieurs fois vous " chercher," répondit froidement Eu-

génie; "il a reçu des lettres de La "Haye, et m'a dit en avoir une pour "vous, qu'il croit être d'Edmond."

Ladislas, en quittant la Hollande, avoit pris des mesures pour que les lettres de France adressées à Mathilde lui fussent envoyées par un courier.

Mathilde quitta bien vîte sa sœur, pour aller joindre Ladislas qui se promenoit au bord de la mer. Dès qu'il l'aperçut, il lui montra la lettre.—Quels transports en voyant l'écriture d'Edmond! Quel ravissement, en apprenant qu'à la tête d'un parti nombreux, il se flattoit de rendre sa cause triomphante, et promettoit de revenir bientôt près de Mathilde pour ne plus s'en séparer! Toutes les expressions d'Edmond étoient animées par l'amour et l'espérance.

C'étoit trop de bonheur en un jour pour la vive Mathilde. Elle ne pouvoit contenir tant d'émotion, et s'écrioit qu'elle étoit trop heureuse. Quand elle eut bien lu et relu la lettre d'Edmond, Ladislas lui demanda quel étoit le motif du mécontentement de monsieur de Revel ? " Imaginez," lui dit-elle, comme si c'eût été une chose inimaginable, " que " ma grand'mère lui avoit mis dans l'es- " prit que je pourrois avoir pour vous " un sentiment trop tendre." —Malgré son inquiétude, Ladislas ne put s'empêcher de sourire, et répondit : " Il me " semble que vous l'avez bien désabusé. " Complètement." — " M'est-il per- " mis d'espérer un accueil plus fa- " vorable que celui qu'il m'a fait hier ?" —Oui; " mais hier, aujourd'hui, de-

" main, mon père aura toujours raison.
" Aimez-le, Ladislas, sans même qu'il
" soit besoin du souvenir d'Eugénie ;
" aimez-le, car il vaut mieux que nous
" tous."

Mathilde éprouvoit un excès de joie qu'il lui étoit impossible de modérer. Son père l'avoit laissée émue de bonheur et d'espérance : mais la lettre d'Edmond achevoit de la rendre trop heureuse. " Je n'ai plus ma raison," disoit-elle ; et elle avoit envie de pleurer, besoin de rire, et ne pouvoit se calmer.

" Savez-vous," lui dit Ladislas, que " j'ai résolu de vous fuir avec autant de " soin que je vous ai cherchée jusqu'ici?" —" J'en suis charmée ; car il me faut " une légère peine pour me rendre à " moi-même."—" Je crois en effet."

reprit-il, " que cette peine seroit légère. " Quoiqu'il en soit, vous saurez que " madame de Couci a sûrement jeté " quelques nuages dans l'esprit d'Eu- " génie. Je crains qu'elle ne m'accuse " aussi d'aimer la femme de l'heureux " Edmond."—" Chacune de vos pa- " roles me cause un plaisir :" répondit Mathilde en riant, parce qu'il falloit que sa gaieté échappât, et qu'elle ne pouvoit s'empêcher de rire. " Vous êtes " ingrat ; Eugénie est injuste ; je de- " vrois être fâchée ; et je n'ai jamais été " si satisfaite. Oui, c'est aujourd'hui " précisément que ma sœur doit être " mécontente de moi."—" Pourquoi " aujourd'hui plus qu'un autre jour ?" —" C'est mon secret."—" Bonne Ma- " thilde, confiez-le-moi : vous savez que

" tout ce qui regarde Eugénie m'agite
" et me trouble "

Elle se rappela la défense de son père, et lui répondit : " D'abord, persuadez-
" vous que vous ne saurez rien ; et puis
" j'admire que le jour où vous me faites
' part de la belle résolution où vous
" êtes de m'éviter, vous vous croyiez en-
" core le moindre empire sur moi !"—
" Mathilde, un moment suspendez cette
" gaieté pour me rassurer."—" Tenez,
" lui dit-elle, j'ai du bonheur plus que
" mon cœur ne peut en contenir : je ne
" puis ni vous plaindre ni m'affliger ;
" ainsi à demain."—Il voulut la retenir, prit sa main pour l'arrêter, et l'abandonna bien vîte lorsqu'elle lui dit : " J'ai
" laissé Eugénie à la fenêtre ; elle nous
" voit."—Aussitôt Ladislas se mit à fuir;

Mathilde s'écria : " et si je vous priois " de rester ?"—" Je m'en irois."— ' Ja- " mais, lui dit-elle, je ne vous ai trouvé " plus aimable : quoiqu'il en soit, je " vais bien gronder ma sœur."

Il revint aussitôt sur ses pas. " L'en- " vie de me tourmenter vous feroit-elle " lui dire la remarque qu'à peine j'ai " osé faire ?"—" Je ne lui parle jamais " de vous."—" Mais c'est affreux !"— " Oh ! c'est un crime ! Cependant com- " me je suis contente, je veux bien vous " donner un petit plaisir, et vous ap- " prendre que ma bonne Eugénie vient " de me recevoir très-mal."—" Com- " ment ? dites-moi ?....."—Mathilde le quitta sans vouloir lui répondre. En arrivant elle trouva son père, sa mère, et sa sœur réunis, et leur donna la lettre

d'Edmond. Tous partagèrent son bonheur et ses espérances. La figure de Mathilde étoit si animée, ses yeux brilloient d'une joie si vive, que sa mère la regardant avec ravissement s'écria : "Je "voudrois qu'Edmond la vît aujourd'-"hui."

CHAPITRE XXVIII.

Plusieurs jours se passèrent, et monsieur de Revel examinant Eugénie avec soin, reconnut qu'elle aimoit, qu'elle étoit malheureuse. Triste, oppressée, elle sembloit près de succomber. Ses yeux se levoient avec peine pour répondre ; elle sourioit encore de bienveillance, jamais de satisfaction. Son père plus tendre, plus occupé d'elle, paroissoit même la gêner. Désirant la solitude, elle se retiroit dans sa chambre, commençoit à lire, et bientôt distraite, elle ne savoit pas ce qu'elle

avoit lu ; elle revenoit sur les mêmes feuilles, essayoit de fixer son attention sans y parvenir, et quittoit le livre, pour prendre son ouvrage qui la fatiguoit également.

Eugénie ne sortoit plus qu'aux heures où elle croyoit ne pas trouver Ladislas. Assise à sa fenêtre, elle attendoit qu'il fût rentré. Alors elle suivoit doucement le même chemin qu'il venoit de parcourir, ne s'apercevant pas qu'elle n'aimoit que les lieux où il avoit été.

Plusieurs fois il avoit essayé d'aller à sa rencontre. Elle s'étoit détournée en le voyant. Mathilde aussi lui faisoit mal ; elle lui paroissoit trop gaie pour leur situation. Madame de Couci étoit celle de la famille qui lui convenoit le mieux. Son humeur chagrine qui la

rendoit insupportable à tous les autres, metoit Eugénie plus à l'aise. Il sem bloit qu'elle eût besoin de peines. Voyoit-elle sa grand'mère plus souffrante ? elle sentoit du moins un plaisir à la distraire ; et son cœur malade trouvoit du repos en lui portant des soins ou des consolations.

Madame de Couci parloit toujours de Mathilde avec aigreur. Eugénie la défendoit, car elle la croyoit incapable d'oublier Edmond. Mais, à force d'entendre sa grand'mère l'accuser de coquetterie, elle pensoit qu'accoutumée aux mœurs d'un monde frivole, sa légèreté s'amusoit peut-être du sentiment qu'elle avoit inspiré.

Eugénie soupiroit, en dem ndant à sa grand'mère si véritablement elle

croyoit à cet amour qui ne laisse plus maître de soi ?—Madame de Couci, pour aggraver les torts de Mathilde, embellissoit Ladislas de tous les charmes d'un caractère généreux, d'une ame passionnée. " Si beau, si aimable, di-" soit-elle ; qui auroit fait le bonheur " de sa famille, venir s'ensevelir dans " cette solitude !" — Eugénie demandoit en tremblant si madame de Couci avoit été témoin d'amour assez malheureux pour conduire à une fin sinistre ?—Alors sa vieille grand'mère lui racontoit mille histoires qu'elle prétendoit s'être passées sous ses yeux ; c'étoit toujours des femmes belles et légères qui avoient inspiré des passions insurmontables à des hommes, dont les ver-

tus auroient mérité un attachement sincère.

Eugénie ne remarquoit pas que tous ces portraits de femmes belles et légères ressembloient à Mathilde ; mais elle comparoit Ladislas à ces amans trop aimables et trop malheureux. Son imagination frappée de vains fantômes le lui présentoit, traînant une vie remplie de dégoûts, d'amertume, et finissant par une mort prématurée. Près de sa grand'mère elle recevoit ces impressions fortes et profondes qui ne s'effacent plus. Elle accusoit sa sœur de coquetterie, ou du moins de ce désir de plaire qui remplace dans le monde le pouvoir d'aimer.

Mathilde venoit souvent lui demander quelle peine l'affligeoit ?—Eugénie

n'en avoit que trop pour justifier ses larmes......La situation de sa famille...... l'incertitude de l'avenir....Mathilde lui disoit de se distraire, et ne vouloit pas qu'elle s'appesantît sur des malheurs qu'il leur étoit impossible d'empêcher.

Madame de Couci, affoiblie par l'âge, accablée par la souffrance, n'étoit pas encore en état de continuer son voyage. Monsieur de Revel forcé de rester à Ritzebüttel, regrettoit chaque jour de n'avoir pas choisi d'abord la retraite où sa famille devoit se fixer.

Ladislas, remarquant qu'Eugénie l'évitoit toujours, tomba dans une sombre mélancolie. Elle l'attribuoit à la passion dont sa grand'mère le disoit tourmenté. Elle le plaignoit, souffroit pour lui ; et, lorsqu'elle aperçut qu'il crai-

gnoit de rencontrer Mathilde, touchée de cette résolution qui lui paroissoit demander tant d'efforts, elle cessa de le fuir, et osa même lui adresser quelques mots obligeans. Ses promenades sur le bord de la mer n'étoient plus seulement aux heures où Ladislas terminoit les siennes ; elle ne le cherchoit point, ne l'attendoit pas ; mais s'il fût venu, elle se seroit arrêtée pour lui parler.

Eugénie s'étoit détournée si souvent en le voyant, qu'il n'osoit plus se présenter devant elle. Il espéroit, sans se plaindre, un plus heureux moment ; étonné d'éprouver cet amour timide et soumis dont il auroit cru jadis que son ame se seroit révoltée. Cependant un jour qu'Eugenie, tout entière à ses rêve-

ries, s'étoit éloignée plus qu'à l'ordinaire, Ladislas inquiet alla au-devant d'elle.

Il la trouva assise au bord de la mer, et si absorbée dans ses pensées qu'elle ne l'avoit pas entendu venir. Il resta quelques instans debout, en silence. Enfin il lui demanda si elle ne craignoit pas de se trouver seule, si loin de toute habitation ? Le premier mot de Ladislas avoit fait tressaillir Eugénie. Il s'excusa de l'avoir importunée. " J'ai " eu peur, lui dit-elle, parce que j'ai " craint que ce ne fût un autre."— Ces mots si doux, ses regards plus doux encore, enhardirent Ladislas ; il s'assit près d'elle.

D'abord ils parlèrent de la beauté du jour,.....des peines de la vie......comme

on gâtoit souvent, par des habitudes sociales, ces biens que la nature accordoit à tous.—" Ne trouvez-vous pas, " lui dit-elle, qu'avec un si beau jour " l'on ne peut se croire malheureux ?" —" Un beau jour, dit Ladislas, rend " plus vif le sentiment d'un bonheur " qu'on n'ose espérer."

L'enchantement qu'elle avoit éprouvé fit place à la douleur. C'est Mathilde qu'il regrette, disoit-elle. Il lui reste assez de vertu pour sentir qu'il ne doit pas l'aimer, mais pas assez de force pour triompher de son amour.

Elle soupira, et ce soupir acheva de troubler Ladislas ; il ne fut plus maître de son secret. " Que je suis malheu- " reux," s'écria-t-il, de ce cri de l'ame qui vous livre tout entier à celle qu

l'entend. Eugénie le regarda avec des yeux remplis de larmes : malgré elle sa main se tendit vers lui. Ladislas la saisit, la pressa contre son cœur et répéta : " Que je suis malheureux !... ..." Eugénie retira sa main avec une sorte d'effroi, étonnée qu'elle se fût avancée vers Ladislas ; et cachant son visage, elle dit : " Ah ! Mathilde ! que l'on peut " causer de peines, sans croire être " coupable !" — " Que dites-vous de " Mathilde ? reprit-il, je ne puis plus " me taire : vous m'éloignerez, je le " prévois ; mais du moins vous saurez " que je n'aime que vous au monde ; " qu'avant de vous connoître, l'amour " n'étoit pour moi qu'un mot imagi" naire."—Eugénie entendant que c'étoit elle qu'il aimoit, éprouva un fré-

missement de crainte et de joie inconnu. Toutes les facultés de son ame étoient comme suspendues ; le passé, l'avenir n'étoient rien. Joignant les mains, elle s'écria : " Mon Dieu, pardonnez-moi!" car elle sentoit qu'une émotion si vive pouvoit suffire au bonheur et au repentir d'une vie tout entière.—Il n'étoit plus possible à Ladislas de se contraindre il ne savoit que répéter qu'il l'aimoit.

" Gardez-vous de croire," lui disoit-il, " que je me flatte du moindre re-" tour. Je vivrai pour vous aimer, " sans espoir, sans vous en reparler " jamais. Seulement ne me dites " pas de surmonter cet amour qui est " devenu ma vie. Le jour où vous me " direz de me guérir, ce jour, la mort " viendra."—" Ne parlez jamais de

" mourir," répondit-elle, à travers ses sanglots, et la tête cachée dans ses mains.—Ladislas inquiet de ses pensées, redoutant pour elle ce Dieu qu'elle avoit invoqué. Ladislas ne s'occupoit qu'à la rassurer contre lui même. " Ne " craignez plus de m'entendre," lui disoit il: " j'éviterai même de vous " parler. Ordonnez à mon regard " de se baisser, à ma voix de se " taire. Je vous obéirai : mais, par " pitié, laissez-moi vivre près de vous: " alors tous les sacrifices me seront " possibles....Si vous me renvoyez, si " vous me fuyez, rien ne contiendra " ma passion ; je vous dirai de cœur " un dernier adieu, et j'aurai tout " quitté...."—Eugénie leva ses timides regards, et lui dit : " Je ne m'ap-

" partiens pas; et je frémis en vous " écoutant." — Il voulut répondre.— " Laissez-moi seule," ajouta-t-elle, " je vous en conjure, je me sens près " de mourir."—Il cherchoit encore à la rassurer; elle lui fit signe de s'éloigner, —" Je vous obéis," lui dit-il; " mais " promettez moi du moins que je " vous reverrai encore une fois."—Elle baissa la tête comme pour y consentir, et lui fit de nouveau signe de la laisser seule.

Ladislas sentit qu'il perdroit à jamais sa confiance, s'il s'arrêtoit un moment de plus. Il alla à quelque distance attendre....la regarder....ne pouvant la perdre de vue....—Elle resta long temps comme accablée....puis il la vit se mettre à genoux, élever ses yeux

et son ame vers le ciel...Après avoir prié, elle regagna lentement sa maison. —Il la suivoit de loin, déchiré d'inquiétude, ne demandant plus qu'elle répondît à son amour, mais du moins qu'elle supportât sa présence.

CHAPITRE XXIX.

Eugénie eut à peine la force d'arriver jusques chez elle. Retirée dans sa chambre, ne pouvant plus se soutenir, elle s'assit ; ses yeux se fermèrent. Ignorant si elle existoit, ou si son imagination séduite ne l'avoit point trompée, elle rappeloit ses devoirs, cherchoit ses scrupules, et ne sentoit que le bonheur d'être aimée de Ladislas.—Lui, ne concevant pas comment sont secret lui étoit échappé, vint trouver Mathilde chez madame de Couci. Sa figure boulever-

sée prouvoit assez qu'il désiroit lui parler ; elle n'osoit sortir pour demander la cause d'une agitation si vive. Sa grand'-mère que la famille ne laissoit jamais seule, lui avoit dit de faire une lecture haut ; il falloit la continuer au moins jusqu'à la fin d'un chapitre.

Ladislas s'étoit placé de manière que madame de Couci ne pût le voir. Mais si elle ne l'apercevoit point, elle suivoit fort bien les regards inquiets de Mathilde, et distinguoit son impatience, à cette voix monotone d'une personne qui lit sans comprendre ce qu'elle dit.

Madame de Couci, persuadée que Mathile se faisoit un jeu cruel de la passion de Ladislas, trouvoit un secret plaisir à contrarier sa coquetterie. Devinant qu'ils avoient à se parler, elle

employoit son autorité pour la retenir. —Tantôt c'étoient de longues remarques sur des passages insignifians ; d'autres fois elle la faisoit revenir sur des pages entières qu'elle prétendoit avoir été lues d'une manière inintelligible. Elle la garda ainsi jusqu'à l'instant où monsieur et madame de Revel vinrent pour dîner.

Chacun prit sa place accoutumée. Eugénie ne paroissant point, monsieur de Revel la fit appeler : elle sortit péniblement de cet état de vague et de rêverie dont elle éprouvoit le charme, sans en connoître le danger.

Elle descendit, ne sachant comment elle pourroit soutenir la présence de Ladislas. Pâle et tremblante, elle alla s'asseoir près de son père. Si on lui

adressoit la parole, elle rougissoit, et ne se sentoit pas le courage de répondre.

Ladislas, aussi ému et plus craintif encore, ne s'étoit pas servi d'une vaine expression en lui disant : " Ordonnez à " mon regard de se baisser, à ma voix " de se taire ; je vous obéirai." Il ne se permit même pas de lever les yeux sur Eugénie, ni de prononcer un seul mot.—Tout ce qu'il auroit pu dire, ne l'eût pas aussi bien servi que cette réserve qui la laissoit sans défiance.—Peu à peu elle se rassuroit, et elle osa le regarder. Une profonde mélancolie rendoit plus touchans encore les traits de sa noble figure. Eugénie n'avoit d'abord jeté qu'un seul regard ; mais son air souffrant, malheureux, ramenoit involontairement ses yeux vers lui.

Elle finit par se demander pourquoi elle voudroit éloigner Ladislas, puisqu'il bornoit ses désirs à rester près de sa famille, sans lui reparler de ses sentimens ? De quel droit priver ses parens d'un ami qui les consoloit ?—Sûre de sa conscience, elle ignoroit l'empire des passions, et croyoit qu'il étoit toujours possible de les maîtriser. Elle se flattoit qu'en rappelant elle-même à Ladislas ses devoirs et ses vœux, il reviendroit à une affection plus paisible. Dans un pays protestant, loin des conseils de sa religion, elle ne pouvoit soumettre sa conduite à des guides sévères qui l'auroient éclairée....Elle pensa plusieurs fois à s'adresser à son père : mais n'étant point accoutumée depuis l'enfance à faire dépendre de lui toutes ses

actions, elle le craignoit trop pour lui dire qu'elle aimoit ; et une sorte de pudeur l'empêchoit d'avouer qu'elle étoit aimée. D'ailleurs elle trouvoit d'un extrême orgueil d'oser croire à un amour insurmontable.

Eugénie mit donc toute sa securité dans le caractère de Ladislas. Elle se proposa de ne point user de vains détours, de ne point s'armer d'une présomptueuse rigueur ; mais de lui confier son bonheur, son repos, en lui disant qu'elle seroit à jamais malheureuse, si son ame pouvoit être tourmentée par aucun remords. Elle éprouvoit même une secrète satisfaction à tenir de lui sa tranquillité. Cependant elle résolut de l'éviter, sans qu'il y vìt un projet marqué de le fuir; car elle n'avoit pas le courage de

l'affliger..... S'il persiste dans ce fatal amour, elle ira chercher un pays catholique, et se réfugiera dans un couvent. Alors Ladislas ne la voyant plus, finira par se distraire..... C'est ainsi qu'Eugénie essayoit de calmer cette voix du cœur, ce sentiment du devoir qui ne trompe jamais. Elle s'aveugloit, jusqu'à ne pas sentir qu'elle aimoit mieux s'immoler elle-même, renoncer au monde, à sa famille, que de demander à Ladislas de s'éloigner, puisqu'il avoit paru le craindre.

CHAPITRE XXX.

Le lendemain Ladislas attendit Mathilde avec impatience. Dès qu'il l'aperçut, il lui apprit qu'entraîné malgré lui, il avoit osé avouer ses sentimens à sa sœur; et qu'Eugénie, sans colère comme sans indulgence, ne s'étoit pas permis de lui répondre, et avoit seulement témoigné le désir d'être seule.

L'inquiétude de Ladislas lui créoit des fantômes. Il prenoit le silence d'Eugénie pour une indignation qui ne daignoit pas s'exprimer...ses paroles lui eus-

sent paru de la haine.... il se désespéroit. Mathilde, plus sûre des sentimens de sa sœur, craignoit ses résolutions. Elle recherchoit dans sa pensé etous les mouvemens d'Eugénie, et se rappelant quc la veille au soir sa prière avoit été plus longue et plus fervente, elle se disoit avec peine que peut-être cette ame pieuse avoit voulu se rattacher à ses vœux.

" Parlez à mon père," dit-elle à Ladislas.—Il fut aussi surpris qu'effrayé d'une démarche qui devoit amener une décision irrévocable et si prochaine. " Ah ! qu'hier j'étois encore heureux," s'écria-t-il ! — Mathilde n'osoit lui apprendre qu'elle avoit tout avoué à monsieur de Revel. Il l'avoit défendu ; mais elle employoit sa persuasion pour rassurer Ladislas : " Venez avec moi,

“ disoit-elle ; fiez-vous comme moi à la
“ bonté de mon père.”

Elle prit la main de Ladislas, et l'entraînant en quelque sorte malgré lui, elle le conduisit dans la chambre de monsieur de Revel. “ Voilà, lui dit-elle, un fils “ qui vous chérit comme un de vos en-“ fans.”—Elle étoit vivement émue, et monsieur de Revel attendri ne pouvoit revenir à des expressions d'usage.—“Ah! “ lui dit Ladislas, une voix secrète sem-“ ble m'avertir que je ne serai jamais “ votre fils ;..... au moins cette seule fois, “ laissez-moi vous nommer mon père.” —“ Eugénie consentiroit-elle à un titre “ qui me seroit bien cher, mais qu'elle “ seule doit m'autoriser à vous donner?” répondit monsieur de Revel.—Ladislas lui rendit un compte sincère de ses sen-

timens, de sa conduite pasée, de ses espérances, et surtout de ses craintes.

" Il n'est pas de jour," lui dit monsieur de Revel, " où je ne me reproche
" les vœux que ma fille a prononcés;
" pas d'instant où je ne sois prêt à m'ac-
" cuser de trop de rigueur. Cependant,
" je dois être vrai, et vous dire que je
" ne me permettrai pas un seul mot qui
" puisse la déterminer à réclamer sa li-
" berté. Je me repens avec douleur de
" l'avoir privée d'une destinée plus heu-
" reuse; mais Dieu me garde de lui pré-
" parer des remords, pour l'âge où
" toutes les pensées se dirigent vers un
" monde meilleur." Voyant l'air consterné de Ladislas et l'inquiétude de Mathilde, il ajouta: " Si vous parvenez à
" persuader à ma fille que l'Eglise qui

" a reçu ses vœux peut aussi les rompre,
" je serai plus satisfait que vous; car,
" en obtenant son bonheur, je croirai la
" plus grande faute de ma vie effacée."

Ladislas pressoit monsieur de Revel dans ses bras. Mathilde à genoux devant son père, baisoit ses mains avec la plus tendre reconoissance. " Il n'est
" pas temps de me remercier, leur dit-il.
" Si Eugénie, pieuse et timide, regarde
" ses scrupules comme des devoirs: si
" elle vient me demander de la sauver
" de son propre penchant, car elle ne
" vous éloignera qu'en se craignant elle-
" même; alors je vous regretterai, La-
" dislas; mais il faudra respecter son
" repos. Parlez-lui une seconde fois,
" j'y consens: je veux même que Ma-
" thilde l'engage à venir m'ouvrir son

" ame. Soyez tranquille; je lui dirai
" sur vous tout le bien que j'en connois,
" m'arrêtant seulement où l'empire de
" la religion commence."—" Vous me
" faites trembler," s'écria Ladislas.
Monsieur de Revel ne voulut point augmenter ses peines, en lui annonçant la résolution de ne jamais partager sa fortune, de ne point suivre Eugénie, " Si
" un jour, dit-il, il m'est permis de
" vous donner ma fille ; ce jour, Ma-
" thilde vous dira quelles sont mes in-
" tentions."—" Quoi ! reprit Ladislas
" Mathilde vous avoit donc prévenu ?"
—" Elle a rassuré mon cœur inquiet."
—" Excellente Mathilde," dit Ladislas,
" comment pourrai-je reconnoître une
" affection si tendre, si soutenue ?"—
Etonnée, elle le nomma son ami, son

frère ; et ces noms répondoient à leurs souvenirs et à leurs espérances.

Monsieur de Revel, décidé à s'interdire un conseil qui pût influer sur la détermination d'Eugénie, croyoit cependant avoir le droit de lui faire connoître ses sentimens.

Il saisit un instant où Ladislas étoit absent, et parla de lui devant elle, avec une estime, une affection qui devoient prouver le plaisir qu'il avoit à le voir. Madame de Revel, sans pénétrer le motif de son mari, ajouta à l'éloge de Ladislas : " Sa présence, disoit-elle, étoit " l'unique plaisir qui leur restât, son " attachement leur unique consola" tion."

Eugénie, émue jusqu'au fond de l'ame, les yeux baissés sur son ouvrage,

écoutoit avec ravissement ce concert de louanges. Madame de Couci s'exprima plus fortement encore, et dit que Ladislas étoit le seul homme de qui elle n'avoit jamais pu trouver à dire du mal : " Je l'ai cherché, disoit-elle ; car enfin " il faut bien connoître les gens avec " qui l'on vit. Hé bien ! je suis très-" vieille, j'ai beaucoup vu, et ne sais " pas encore la vertu qui lui manque, " ni le défaut qu'on en pourroit crain-" dre. Aussi ai-je été forcée de l'aimer, " d'estime et de comparaison."

Après cet éloge, si contraire aux habitudes de son esprit, elle regarda Mathilde en ajoutant : " il deviendra, " je crois, comme tout ce qu'il y a de " bon sur la terre, la victime de quel-" que femme bien coquette, bien légère ;

" et son premier tort sera la folie d'en
" être malheureux."

Mathilde devinoit la pensée de sa grand'mère ; mais fière de son innocence, elle parla de Ladislas avec toute l'exaltation d'une amitié telle qu'on la ressent à vingt ans. Eugénie en silence, éprouvoit la plus délicieuse émotion ; elle recueilloit ces éloges dont chaque mot pénétroit dans son cœur et s'y gravoit pour ne plus s'effacer.

CHAPITRE XXXI.

PENDANT plusieurs jours Eugénie, suivant le plan qu'elle s'étoit proposé, évitoit soigneusement de se retrouver avec Ladislas; aussi chaque heure, chaque instant augmentoit sa douleur, et une profonde tristesse s'empara de son ame.

Quelquefois, pendant les lectures que l'on faisoit en famille, Eugénie s'oublioit à considérer combien cette passion avoit changé le caractère de Ladislas et altéré ses traits ; et souvent il la surprit, le regardant avec des yeux remplis de

larmes. Toutes les craintes que sa grand'mère avoit fait naître dans son ame, lorsqu'elle croyoit à Ladislas un amour malheureux pour Mathilde, toutes les terreurs d'une fin prématurée, revenoient saisir le cœur d'Eugénie. Elle le fuyoit lorsqu'elle étoit seule ; mais, en présence de ses parens, elle restoit près de lui, et osoit même lui adresser quelques mots touchans, espérant le ramener à l'amitié qu'elle pouvoit partager.

Ladislas, dévoré d'inquiétude, voulut obtenir d'elle un entretien qui décidât de son sort. Il lui écrivit la lettre suivante :

" Votre père connoît mes sentimens.
" Il m'a permis de vous revoir encore.

"Ne soyez pas plus sévère que lui, et
" daignez m'entendre. Si vous l'or-
" donnez, je ne vous parlerai plus d'un
" amour qui vous offense; mais j'ai
" besoin de vous voir sensible à ma
" douleur."

" Demain matin je serai à cette
" même place où mon secret m'est
" échappé; je vous attendrai.......De-
" main !..........votre ame tranquille
" peut-elle se peindre le supplice d'u-
" ne ineertaine et longue attente ?
" O si vous alliez me laisser à mes
" tourmens! Si vous portiez votre
" rigueur, jusqu'à dédaigner de me
" faire savoir que vous rejetez ma
" prière! Je frémis d'y penser....Vous
" ne concevrez jamais à quel excès vous
" pouvez me faire souffrir.

" Ladislas."

Après le souper, avant qu'on se séparât, il s'approcha d'Eugénie, posa sa lettre dans la corbeille où elle serroit son ouvrage, et s'éloigna aussitôt. Elle s'en aperçut : cependant pouvoit-elle le rappeler ? déclarer devant sa famille des sentimens qu'elle avoit eu la foiblesse de cacher ?

Revenue chez elle, Eugénie regardoit cette lettre qui n'étoit pas cachetée. Elle se promettoit de ne pas l'ouvrir : mais, en la regardant, au lieu d'adresse elle vit ces mots : *Au nom de votre père, ne refusez pas de me lire.* Cette demande, faite au nom de son père, l'effraya. Peut-être Ladislas le savoit-il menacé de quelque nouveau malheur. Eugénie ne songeant plus à son amour, ne voyant que sa famille, loin d'hésiter

encore, s'empressa d'ouvrir cette lettre qu'elle ne se fût pas permis de lire, si elle eût su qu'il n'y étoit question que d'elle.

Eugénie resta comme accablée après l'avoir lue. Monsieur de Revel étoit instruit ; et ce n'étoit pas à sa confiance qu'il devoit ce fatal secret ! Le noble, le généreux Ladislas plus sincère qu'elle, n'avoit point craint les regards d'un père !

La supériorité qu'elle accordoit à Ladislas ne lui étoit point pénible ; elle jouissoit de l'estime qu'il devoit avoir inspirée à monsieur de Revel. Mais tout-à-coup il lui vint dans l'esprit que Ladislas même seroit étonné du silence qu'elle avoit gardé envers les siens.— Il a cru devoir parler à mon père, disoit-

elle; et moi j'ai renfermé mon secret dans mon cœur....Jamais il ne saura que la crainte de l'affliger m'a seule arrêtée....Il ne sait pas que si j'étois libre, je n'aurois pas hésité à lui consacrer ma vie....Je le verrai, je le dois à moi-même ; cette démarche ne peut être coupable, puisque mon père l'a permise....Ensuite je fuirai le monde ; mais du moins Ladislas apprendra que j'aimois mieux retourner dans un cloître, que d'avouer un sentiment qui eût décidé ma famille à exiger son départ.—Elle passa la nuit dans l'agitation, dans les larmes ; car elle étoit résolue de quitter le lendemain tous les siens...Elle se voyoit descendre vivante dans ce tombeau où elle n'existeroit plus que pour sa pasaion et ses devoirs.

Eugénie, levée avec le jour, resta les yeux fixés sur le chemin par où Ladislas alloit passer. Elle se sentoit déchirée par des combats intérieurs qui devenoient insupportables. Il parut.... Quel désordre dans sa figure, dans sa démarche !

Eugénie demeuroit incertaine ; mais son cœur le suivoit, lorsque Mathilde entra dans sa chambre. Elle crut que Dieu lui envoyoit sa sœur comme un ange consolateur : " Viens avec moi, " lui dit-elle ; viens, ne m'abandonne " pas. Je veux lui parler une dernière " fois : je veux que tu m'entendes, que " tu dises à mon père ce qu'il m'en a " coûté, surtout que tu restes près de " Ladislas."

Mathilde, frappée du trouble qui

régnoit dans les paroles de sa sœur, voulut l'arréter. " Viens, reprit Eugénie; " un moment de plus, et je ne pourrois " aller le trouver; un moment, et je " ne pourrois le fuir, viens."—Elle entraîna Mathilde, et courut plutôt qu'elle ne marcha à la rencontre de Ladislas. En les voyant arriver ensemble, il se persuada qu'Eugénie employoit ce vain détour pou éviter de lui répondre, sans refuser de l'écouter. Un froid mortel gagna son cœur, et la regardant avec une indignation concentrée: " Je vous " comprends, madame," lui dit-il; " mais je méritois plus de confiance: " je le vois, nous nous sommes mal " connus." — Il s'éloigna. — Sa voix étouffée, une sorte de dédain exprimé dans tous ses traits, sa fuite précipitée,

achevèrent de troubler la timide Eugénie; elle tomba assise à cette même place: "Suis-le, Mathilde," dit-elle à sa sœur, "car je suis accablée; je ne puis "faire un pas...Tâche de le calmer.... "Oh! ce n'est pas lui que je craignois." —Mathilde ne pouvoit consentir à la laisser seule: Eugénie la conjura d'aller le retrouver, et resta anéantie par la crainte et par la douleur.

Mathilde ne le joignit qu'au moment où il étoit près de rentrer dans la maison. Elle l'appela et lui reprocha avec véhémence une injustice, un emportement dont sa sœur effrayée étoit restée mourante.—Ladislas maudissoit la violence de son caractère, et supplioit Mathilde de revenir avec lui près d'Eugénie....—Elle

alloit le suivre, lorsqu'elle s'entendit appeler par sa mère.

Madame de Revel avoit appris que Mathilde étoit sortie de grand matin. Etonnée de ne l'avoir pas vue à l'instant de son réveil, elle l'attendoit et s'étoit mise à la fenêtre pour la voir rentrer. Quelle fut sa surprise, lorsqu'elle aperçut Ladislas fuyant, et Mathilde courant sans pouvoir l'atteindre? A peine en crut-elle ses yeux. Ladislas avoit tous les signes du désespoir; et elle jugeoit du trouble de Mathilde à ses réponses animées.—Inquiète, alarmée, elle appela sa fille de ce ton de mère qui se fait obéir.

Ladislas resté seul, et livré à lui-même, ne concevoit pas comment il

avoit pu offenser Eugénie, cependant il osa retourner près d'elle.—Elle étoit encore à la même place où il l'avoit laissée. "Ecoutez-moi, je vous en "conjure, et pardonnez-moi," s'écria-t-il en se jetant à ses pieds.—Elle ne répondit point, mais ne lui dit pas de s'éloigner.—"Je vous aime avec une "exaltation qui ne me laisse plus maître "de moi-même. Votre père connoît "mes sentimens; il les approuve et "voudroit nous unir....Seulement il "demande que vous lui permettiez de "solliciter votre liberté."

La possibilité d'être unie à Ladislas ne s'étoit jamais présentée à l'esprit d'Eugénie. Elle fut saisie d'une émotion de surprise et de joie inexprimable...A travers les ténèbres dont elle étoit en-

vironnée, il sembloit qu'un rayon de lumière lui laissoit entrevoir une existence nouvelle, des liens enchanteurs; son visage se colora, ses yeux brillèrent d'un éclat qu'ils n'avoient jamais eu.... Mais, revenant aassitôt sur elle-même, elle ne vit dans cette espérance, qu'une douleur inattendue, qu'un supplice réservé pour elle seule, puisqu'il lui faudroit refuser le bonheur que son père même la sollicitoit d'accepter.

Elle n'avoit plus la force de regarder Ladislas, ni de lui répondre....il avoit vu tous les traits d'Eugénie s'animer, et pour la première fois il osa lui peindre son amour:—" Je vous adore," lui dit-il, " rien ne détruira ma passion....
" D'un mot vous pouvez me promettre
" une félicité suprême, et telle que

" mon imagination ardente la désiroit " sans espoir de la trouver....Mais " aussi d'un seul mot vous pouvez me " faire détester la vie....Je vous fuirai, " et je ne sais où mon délire me por- " tera...Ah! par pitié pour vous-même, " ne me condamnez pas au malheur " que je prévois ; le reste de vos jours " seroit livré au repentir...Eugénie, " s'écrioit-il, laissez-moi seulement une " espérance, un doute : je vous en con- " jure, regardez-moi avant de répondre " ...Que je devine votre ame avant de " vous entendre!..."—Eugénie, la tête cachée dans ses mains, craignoit de lui laisser connoître sa résolution.

Ladislas les yeux fixés sur elle, ses mains jointes et serrées, souffroit des angoisses insupportables.—" Regardez-

" moi," lui dit-il, " pour savoir du " moins à quel excès je souffre."—Ses yeux se portèrent vers lui, et les détournant aussitôt, elle lui-dit : " Si j'osois " vous parler !...."—" N'êtes-vous pas " maîtresse de mon sort ;" répondit-il, " mais souvenez-vous que vous allez " décider de ma vie."—

" O que ne suis-je près de voir la " mienne s'éteindre ! .... écoutez-moi " avec calme, reprit-elle, et plaignez-" moi...." Elle ajouta d'une voix tremblante : " Ladislas, il est des sen-" timens gravés depuis l'enfance. Je " ne vous parlerai point des vœux que " j'ai prononcés à seize ans : comme " vous, je pourrois croire qu'à un âge " si jeune on m'a peut-être entraînée.... " Mais vous ignorez qu'au moment

" où l'on ouvrit les cloîtres, nous nous
" rendîmes toutes dans l'église; que
" toutes ensemble, toutes en prière,
" nous avons renouvelé nos vœux. La
" religion nous disoit que ce second sa-
" crifice, plus solennel, plus volontaire
" que le premier, seroit aussi plus
" digne du Ciel, et désarmeroit sa co-
" lère."

Ladislas vit tout ce qu'il devoit craindre de cette circonstance qu'il avoit ignorée. Il frémissoit, malgré lui jetoit des cris, et ne laissoit échapper que des mots sans suite....Eugénie n'osoit poursuivre: " Continuez, s'écria-t-il, j'ai
" besoin de souffrir."—" Eh bien, le
" souvenir m'en est encore présent;
" toutes dans l'église, victimes volon-
" taires, prévoyant les malheurs de la

" France, nous espérions sauver nos
" familles, en nous consacrant une se-
" conde fois.....Moi-même prosternée.
" je me rappelle qu'avec une ardeur,
" une voix qui devoit arriver jusqu'à
" Dieu, je renouvelai mes vœux ; et
" ces vœux-là sont écrits dans le ciel :
" rien ne peut les effacer......je vous
" soumets ma situation ; jugez-la vous
" même, et prononcez." — " Cette
" cruauté vous manquoit," s'écria-t-il,
avec une frénésie dont elle ne s'etoit
fait aucune idée. " Mais à mon tour
" vous m'écouterez : Je vous aime ; et
" pour moi, c'est vous donner mon
" cœur et ma vie."—Eugénie, joignant
ses mains, lui dit d'un air suppliant :
" Ne pouvez-vous revenir à des sen-
" timens plus tranquilles ?"—" Ne l'es-

“ pérez jamais ; ces phrases communes
“ sont bonnes pour des amours foibles
“ et vulgaires. Sachez que je préfère
“ ma passion, malheureuse comme elle
“ l'est, à ce repos, à ce sommeil de
“ l'ame qui ne laisse de la vie qu'un
“ long dégoût et le désir de finir.......
“ Vous m'avez offert la réunion de tout
“ ce qui pouvoit me subjuguer. Vo-
“ tre figure céleste, dont vous parois-
“ siez ignorer le charme, avoit d'abord
“ fixé mes regards surpris. Ce voile
“ qui vous séparoit du reste de la terre,
“ cette croix placée entre vous et moi,
“ m'attiroient au lieu de m'éloigner......
“ Si je vous avois rencontrée libre, in-
“ dépendante, et qu'entraînés l'un vers
“ l'autre, vous eussiez consenti à notre
“ union, peut-être aurois-je craint de

" ne vous avoir inspiré qu'un simple " goût de préférence ; peut-être une " secrète jalousie m'eût fait douter de " votre amour. Je vous aurois fui, si " par la pensée seulement, vous aviez " pu distinguer un autre homme........ " Mais j'ai trouvé en vous tout ce qui " devoit m'enchaîner.....un cœur libre " de toute affection, et cependant en-" gagé...votre pensée pure comme votre " vie, et quelquefois troublée en me " voyant......A chacun de vos pas, à " chacun de vos mouvemens, j'attachois " un triomphe ; et mon ame ravie vous " disputoit à Dieu même." — " Ne " parlez pas ainsi, lui dit-elle ; je crain-" drois que Dieu ne vous punît."— " Vous me dites de prononcer sur vos " engagemens, reprit Ladislas ; et moi

" je vous demande de prononcer sur " ma vie."—Il attendit quelques instans : mais Eugénie ne pouvoit lui répondre — " Vous voulez ma mort, " disoit-il ; et sûrement vous vous " faites un mérite de votre cruauté."— Il s'arrêtoit, espéroit un mot, un regard. ....Eugénie presque mourante, gardoit un insurmontable silence. — Ladislas hors de lui-même, s'écria : " Vous n'ai- " mez rien. Votre orgueil se com- " plaît à me voir souffrir ; la pitié vous " est inconnue."—Elle leva les yeux au ciel, s'adressant à Dieu qui jugeoit mieux ses tourmens. — " Non, vous " n'aimez qui que ce soit au monde. " Votre famille est près de l'abîme ; " le nécessaire va lui manquer. Votre " père, trop fier pour accepter de

" moi aucun secours, eût peut-être
" reçu de vous tous les biens que je vou-
" drois lui offrir : mais vous jouirez de
" son malheur. Votre sœur, son enfant
" votre mère, tous sont menacés.......
" Que répondrez-vous à leurs cris, à
" leurs larmes ? Et moi-même, à quoi
" me réduisez-vous ? Moi ! parler de
" cette fortune que je détesterois si vous
" y attachiez du prix.... Malheureux !
" malheureux!" s'écria-t-il désespéré.
" N'importe, parlez, prononcez ; que
" je vous entende les condamner tous à
" souffrir ! Peut-être parviendrai-je à
" cesser de vous aimer."—L'infortune
des siens décidée par elle!.... La vie de
Ladislas en péril, elle n'en doutoit pas,
il le disoit !—Tant de douleurs supassèrent les forces d'Eugénie. Elle sentit

un serrement de cœur qui l'empêchoit de respirer, et d'une voix éteinte dit : " O mon Dieu! je vous remercie, car " je vais mourrir."

Ladislas vit ses yeux se fermer. Aussitôt maudissant sa colère, il la prit dans ses bras, il couvroit son voile de larmes, et ne laissoit plus entendre que des paroles de douceur et de soumission.—Eugénie revenue à elle éloigna doucement sa tête qui dans sa foiblesse s'étoit penehée sur Ladislas ; elle lui dit : " allons " près de mon père ; il décidera de mon " sort." — Elle ne pouvoit respirer. " Ladislas," lui dit-elle, en portant la main sur son cœur : " il s'est gravé là " une douleur qui ne s'effacera plus."— Elle se leva si foible, si timide, que pour la première fois son bras chercha le bras

de Ladislas. Tous deux frémirent en se touchant: " Ah!" reprit-elle, les yeux baignés de larmes, " aucun mortel n'au-" roit dû être mon appui...."—Ladislas sentoit son cœur brûler en soutenant la marche incertaine d'Eugénie, en se disant: " Moi seul ai pressé cette main " tremblante."

Eugénie pouvoit à peine se soutenir: involontairement elle se reposoit sur lui; et il employoit toute sa force à ne pas l'approcher de son cœur, à ne pas l'entourer de ses bras, à ne pas lui répéter qu'il l'aimoit.

L'accablement d'Eugénie la forçoit de s'arrêter à chaque instant; toujours oppressée, elle cherchoit en vain une respiration que son cœur brisé ne pouvoit trouver.—Ladislas se faisoit horreur à lui-

même : des larmes couvrioent son visage sans le soulager, sans qu'il les sentît couler. Eugénie détournoit sa tête pour lui cacher les siennes. Lorsqu'ils furent près de la maison, au moment de se quitter, elle ne put s'éloigner sans lui adresser un mot consolant : " Croyez," lui dit-elle, " qu'il ne me restera que le " souvenir de votre affection et mes re-" mords."

FIN DU SECOND VOLUME.

De l'imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-st
Cavendish-square

